

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

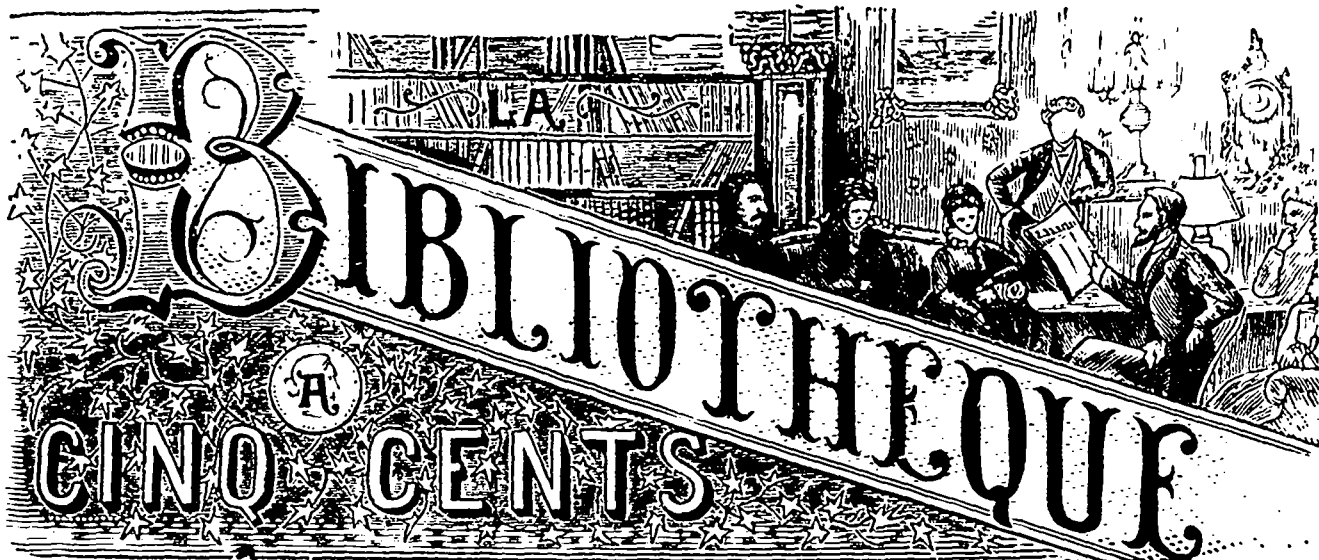
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:            Pagination continue.   |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publié par POINIER, BESSIERE & CIE., 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 19 MAI 1887

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 6

# VINGT ANS A LA BASTILLE



# VINGT ANS A LA BASTILLE

## I

### LE RENEGAT

Le 15 novembre 1768, au plus fort de la famine qui désola Paris et la France à cette époque, une foule nombreuse se pressait dans la halle aux blés, que l'architecte Camus de Mazières venait d'achever. On s'agitait, on se questionnait l'un l'autre, et sans doute les nouvelles qu'on échangeait à voix basse n'étaient pas satisfaisantes, car la consternation était peinte sur tous les visages. Il y avait là, contre l'usage, de pauvres femmes couvertes de haillons, au teint pâle, traînant par la main des enfants demi-nus. Elles s'approchaient timidement des groupes pour saisir quelques mots au passage, puis elles s'éloignaient en donnant des signes de désespoir. La colère et la menace brillaient dans les regards de quelques hommes du peuple, mais ils n'osaient élever la voix, et se seraient la main avec une sombre énergie. Une troupe de soldats gardait, le fusil sur l'épaule, les avenues du marché, des individus rébarbatifs parcouraient les groupes. Ce déploiement de forces comprimait également les cris de rage et les plaintes douloureuses; il ne sortait de cette foule mobile qu'un murmure sourd, étouffé par la terreur.

Au milieu de ces gens en gueuilles, ou du moins modestement vêtus, qui remplissaient la halle, deux hommes, dont l'extérieur annonçait l'opulence et dont l'air tranquille semblait insulter à la tristesse commune, se promenaient en causant et attirait particulièrement l'attention.

L'un, âgé d'environ trente ans, était en habit noir, et le reste de son costume, complètement noir aussi, l'eût fait prendre pour un membre du clergé, si l'épée, dont la poignée d'acier ciselé, se jouait sur les poches de sa veste de velours, n'eût désigné un laque attaché à la haute administration cléricale. Ses cheveux légèrement poudrés, seulement pour se conformer à la mode, encadraient un visage noble, régulier, plein de caractère et d'expression. Son compagnon, au contraire gros financier d'une quarantaine d'années, à la tournure commune, avait une de ces figures fraîches, rondes, fleuries, faites pour refléter une béatitude toute matérielle ou pour recevoir l'empreinte d'un éternel sourire. Son costume annonçait plus de recherche et de richesse que celui du personnage vêtu de noir. Ses manchettes et son jabot étaient de la plus fine dentelle de Malines, son habit de couleur changeante, les diamants qui brillaient à ses doigts, l'ampleur de sa perruque à la conseillère, son air fier et dédaigneux, trahissaient un heureux du siècle, au milieu des pauvres plebeïens assemblés dans le marché public.

C'était donc sur ces deux hommes que se portait la curiosité passablement hostile de la foule. Quand ils s'approchaient de quelque groupe, on s'avertissait par un signe, on se taisait, on baissait la tête, et on ne reprenait la conversation à voix basse que lorsqu'ils étaient passés.

L'intimité qui semblait exister entre eux était en effet de nature à exciter l'attention de ceux qui les connaissaient l'un et l'autre, et à justifier des suppositions étranges. Le personnage si bouffi de gloire et d'importance s'appelait Pierre Malisset: c'était un ancien boulanger de la rue Baudrier, qui, après avoir fait banqueroute, avait acquis une funeste célébrité dans les marchés à blés, où il achetait d'immenses quantités de grains pour le compte du roi. Or, on se disait à l'oreille que cette entreprise des blés du roi, présentée comme un acte de prévoyance de la part du gouvernement, n'était en réalité qu'un vaste système d'accaparement au profit de quelques financiers dont Malisset était l'agent responsable. On racontait qu'un pacte secret, fétri du nom de *pacte de famine*, avait été conclu par les membres de cette société; au moyen d'une ferme énorme qu'ils payaient aux ministres et à la cour, ils avaient acquis le droit de vendre au poids de l'or le pain dont se nourrissait le peuple. Malisset et ses complices passaient donc pour être les auteurs de la misère publique, on

assurait qu'il dépendait d'eux de ramener l'abondance dans Paris et dans la France entière, alors on proie aux horreurs de la disette. Aussi l'indignation publique ne trouvait-elle pas de termes assez énergiques pour maudire tous bas cet audacieux qui, couvert de bijoux, venait ainsi la braver ouvertement.

Une chose plus étonnante encore que l'audace de Malisset c'était de voir à ses côtés, et sur le pied d'une familiarité amicale, un homme qui avait toujours été l'ennemi des accapareurs, qui les avait attaqués, soit clandestinement dans les pamphlets, soit ouvertement devant les parlements, dans des mémoires d'économie sociale. Prévot de Beaumont, ainsi s'appelait le compagnon de Malisset, était secrétaire du clergé, et avait passé jusque-là pour un chaud partisan des idées philanthropiques du docteur Quesnay, dont plus tard Turgot devint le continuateur. Les habitués de la halle avaient eu souvent occasion de le voir au milieu d'eux, lorsqu'il venait les questionner avec intérêt sur les causes de la rareté des grains et sur les moyens d'y remédier: ils le connaissaient bon, généreux, ami du pauvre, ils ne pouvaient donc comprendre cette subito et bizarre liaison entre deux hommes si peu faits pour s'entendre.

— Parbleu! disait l'un avec une rage concentrée, ne voyez-vous pas que votre M. de Beaumont a fait comme les autres écrivassiers! Ces gens ont l'air de défendre le peuple, mais c'est pour qu'on achète leur silence. Les accapareurs sont riches, ils ont encore fermé la bouche à celui-là, et se sont fait de lui un trophée, afin de nous apprendre que nous ne devons compter que sur nous-mêmes.

— Silence donc! silence! reprit son voisin d'un air mystérieux, je connais M. le secrétaire du clergé, moi, et je sais qu'il s'occupe activement des intérêts du peuple... Si l'on osait parler, on vous en dirait plus long: mais soyez convaincu, si M. de Beaumont paraît être l'intime de ce scélérat de Malisset, qu'il a de bonnes raisons pour cela.

— Peut-être Malisset l'a-t-il pris pour sauvegarde, dit un autre. on a parlé d'émeute, et ce poltron d'accapareur n'est pas fâché d'avoir près de lui quelqu'un dont l'influence pourrait le tirer d'un mauvais pas.

— Croyez-vous qu'il en ait besoin? fit le premier avec ironie, en désignant les soldats postés aux entrées du marché.

Pendant que cette conversation avait lieu dans un coin obscur de la halle, Malisset et Prévot de Beaumont, après une assez longue promenade à travers la foule, s'étaient approchés de la porte qui donne dans la rue de Grenelle; là ils s'arrêtèrent et échangèrent quelques paroles dernières avant de se séparer. Or, les soupçons exprimés par un des précédents interlocuteurs au sujet du secrétaire du clergé étaient bien fondés, si on en juge par le dialogue des deux nouveaux amis.

— Eh bien! mon cher, disait le financier en haussant les épaules, vous le voyez, le peuple est très sage, et ce serait folie de se porter son avocat quand il ne songe pas lui-même à protester... Je vous félicite donc d'avoir renoncé enfin à vos projets de réforme, d'être venu franchement à nous... Vous avez des talents administratifs très-précieux, nous saurons les employer.. Votre charge de secrétaire du clergé, je crois, ne conduit pas à grand'chose. Vous avez, m'a-t-on dit un père, une femme, un enfant, une famille enfin, et vous n'êtes pas riche... Il faut songer à votre fortune!

Le jeune homme répondit par un signe équivoque.

— Depuis notre dernière entrevue, continua Malisset d'un ton de bonhomie, j'ai vu nos messieurs, je leur ai fait vos conditions. Venez ce soir souper à ma petite maison; ils y seront tous, et vous les trouverez, j'espère, fort bien disposés. Plusieurs d'entre eux ont cependant encore sur le cœur une certaine proposition adressée par vous à M. d'Invan, et qui avait pour but de nous faire tous pendre. Mais je compte annoncer votre conversion franche, complète, définitive; je me porterai garant de votre bonne foi, et toutes les difficultés seront levées, nous ne voulons pas la mort du pécheur... Eh bien! mon cher, sur ma parole, ajouta-t-il en riant, aux termes où nous en

sommes, je puis convenir avec vous que vous commenciez à nous faire peur !... N'abusez pas de mon aveu.

—Vraiment ? demanda Beaumont de même ; je vous faisais peur, et pourquoi ?

—Non pas, reprit Malisset en éludant la question, que nous ayons aucun danger à craindre de votre part ou de la part de tout autre... et si l'on osait. Mais brisons là, interrompit-il en lui tendant la main avec une apparition de cordialité, merci de n'avoir pas craint, vous homme populaire, de vous compromettre publiquement avec moi, moi la bête noire de cette canaille... Car je vous ai beaucoup compromis, ajouta-t-il d'un air qui voulait donner une grande opinion de son adresse ; les badauds, tout à l'heure, jetaient sur vous des regards encore plus furibonds que sur moi... Je viens de vous faire brûler vos vaisseaux.

—Que m'importe, répondit le secrétaire du clergé en souriant, si vous et vos amis devez remettre ma barque à flot !

—Pas mal, jeune homme, dit le gros financier d'un ton protecteur, en frappant sur l'épaule de Prévot, j'aime à vous voir cette bonne humeur... Mais, vraiment, ajouta-t-il en baissant la voix, toute réflexion faite, il me semble possible d'augmenter encore le prix du grain d'une livre tournois au moins par quintal... Ces bonnes créatures-là ne bougeront pas davantage.

—Haussez, haussez toujours ! répondit Prévot de Beaumont avec une vivacité trop énergique pour être naturelle.

Il ajouta aussitôt d'un ton moqueur :

—Plus le mulet est chargé, mieux il marche.

Tous les deux poussèrent des éclats de rire.

—Allons ! nous nous entendrons, dit Malisset en se dirigeant vers sa voiture, qui l'attendait à la porte de la halle. Venez ce soir à ma petite maison du Roule, vous la connaissez déjà... nous causerons gaiement, le verre à la main.

—A ce soir, dit Beaumont en s'inclinant.

Ils allaient se séparer ; une rumeur, qui s'éleva à quelques pas d'eux, attira leur attention. Un homme, misérablement vêtu, parlait avec chaleur au milieu d'un groupe ; la hardiesse et la véhémence de son langage devaient faire trembler pour lui, quand on connaissait la brutale et inévitable police qui gouvernait la France.

—N'est-ce pas une infamie ? s'écria-t-il ; cinquante livres le sac de blé ! Comment vivront les pauvres gens ? Il faudra donc que nous allions paître l'herbe dans les champs comme les troupeaux ? J'avais deux enfants, moi qui vous parle : l'un est mort de faim dans la famine de 1752 ; certainement l'autre mourra de la même manière pendant celle-ci... Ah ! si le roi savait ce que l'on fait en son nom pour réduire au désespoir le pauvre monde !... S'il savait à quel prix ses agents accaparent le blé et à quel prix ils le revendent !

Un murmure d'approbation accueillit ces plaintes. Malisset, qui allait monter dans son carrosse en fredonnant un air d'opéra, revint sur ses pas. Sûr d'être soutenu, il marcha droit à l'homme qui venait d'élever la voix.

—Que parles-tu d'accaparements, drôle ? demanda-t-il avec mépris : sais-tu devant qui tu oses prononcer de telles paroles ? Sais-tu qui je suis ?

—Vous êtes monsieur le contrôleur général de la manutention des blés du roi, dit l'homme du peuple en baissant les yeux.

—Eh bien ! maraud, qu'as-tu voulu faire entendre au sujet de l'administration philanthropique dont je suis le chef ?... Ignore-tu, toi qui te plains, que cette administration, aux termes de ses statuts, doit donner douze cents livres par an aux pauvres, et que cette somme est prise des bénéfices déjà presque nuls ? Va, si, au lieu de crier à l'accaparement, toi et tant d'autres fainéants, vous travaillez à la terre, ou si vous payez exactement vos impôts au trésor de Sa Majesté, il n'y aurait pas de famine.

Ces paroles, prononcées d'un ton sévère, ne reçurent pas de réponse. A la vérité, quelques fronts se plissèrent, quelques poings se fermèrent convulsivement, mais personne ne souffla.

—Tiens, dit Malisset en paraissant se radoucir et en pré-

sentant au plaignant un écu de six livres, si vraiment tu es père de famille, voilà de quoi acheter du pain aujourd'hui... Mais va-t'en bien vite, sinon je vais donner l'ordre de te mettre dans un lieu où tu ne pourras plus clabauder contre personne.

Et il s'éloigna avec le secrétaire du clergé, auquel il dit en souriant :

—Tout ceci ne prouve rien. Nous allons préparer la hausse... A ce soir donc, Prévot ; à ce soir, chez moi, et tout ira bien.

Il monta dans sa voiture, en présence de la foule consternée, fit encore un signe d'adieu à Prévot, et disparut.

## II

## LA RECRUE

Alors le secrétaire du clergé rentra dans la halle, et sembla chercher quelqu'un du regard ; puis il s'avança vers un homme du peuple, appuyé contre la muraille dans un coin isolé ; ce nouveau personnage avait le costume et le tablier de cuir d'un ouvrier.

—Boyrel, lui dit-il à voix basse, je n'ai pu refuser à Malisset de me montrer en public avec lui pour preuve de ma sincérité. Hâte-toi de rassurer nos amis que cette démarche a sans doute étonnés... dis-leur que nos projets tiennent pour ce soir. Je compte sur toi.

L'ouvrier s'inclina respectueusement et se perdit dans la foule.

L'attention de Prévot de Beaumont tomba alors sur le malheureux qui venait de se plaindre avec tant d'amertume. Il était encore là, entouré de pauvres gens comme lui, qui applaudissaient, mais seulement du regard et du geste, à ses audacieuses paroles. Il tournait et retournait dans ses mains la pièce d'argent du financier, et disait avec son intrépide franchise :

—Oui, c'est cela, ils nous volent des millions et ils nous font l'aumône d'un écu ! Ne faut-il pas leur baiser la main, à ces gens charitables, qui, avec l'argent pris sur notre faim et notre misère, achètent de beaux habits, des hôtels, des carrosses ! Ah ! s'il y avait ici des gens de cœurs qui ne voudraient pas se laisser arracher le dernier morceau de pain de la bouche...

Il s'interrompit tout à coup en voyant fuir tous ses auditeurs. Il se retourna et se trouva en face d'une escouade de soldats.

—A moi, mes amis ! s'écria-t-il sans reculer d'un pas.

La foule continua de fuir vers le côté opposé de la halle ; les soldats cernèrent l'audacieux orateur et s'emparèrent de lui.

—Les lâches ! murmura-t-il d'un ton méprisant, en regardant le vide qui s'était formé autour de lui.

On allait le conduire en prison ; Prévot de Beaumont s'élança vers l'exempt de police qui commandait l'escouade, et lui dit avec autorité :

—Laissez aller ce malheureux, je réponds de lui.

—Qui êtes-vous ? demanda l'exempt en le toisant avec insolence.

Prévot lui glissa quelques mots à l'oreille.

—Alors, c'est différent, dit l'exempt avec une sorte d'ironie en faisant signe à ses limiers de lâcher leur proie ; si vous êtes l'ami de M. le contrôleur général, je n'ai rien à dire ; c'est votre affaire.

Les soldats poussèrent brutalement le pauvre diable, et lui administrèrent quelques bourrades que Prévot ne put empêcher ; puis ils retournèrent à leur poste, en échangeant de grossières plaisanteries. Le secrétaire s'empressa d'entraîner son protégé, de peur qu'il ne laissât échapper encore des paroles trop hardies. Ils traversèrent ensemble la halle, si pleine un moment auparavant, et maintenant déserte, puis ils sortirent par la porte qui donne rue du Four.

Quand ils furent à quelque distance du marché, dans une des rues solitaires qui l'avoisinent, Prévot se mit à examiner celui à qui il venait de rendre un si grand service. C'était un

homme de taille moyenne, dont les habits, sans être élégants, n'attestaient cependant pas une profonde misère. Son visage mâle ne portait pas la trace de la faim et des privations, ses petits yeux noirs, enfoncés, mobiles, exprimaient plus d'astuce et d'avidité que de courage et de résignation. Dans la scène qui venait d'avoir lieu, et qui pouvait avoir pour lui de si funestes conséquences, il n'avait montré ni faiblesse ni étonnement ; mais cette sécurité était-elle le résultat d'un grand courage ou du désespoir ? C'est ce que de Beaumont ne pouvait expliquer.

— Tu dois être bien pauvre, dit-il après un moment d'examen silencieux, pour t'être compromis avec tant d'imprudence. Qui es-tu ? comment te nommes-tu ?

— Je m'appelle Jérôme Picot, répondit l'inconnu avec un peu d'hésitation, et, comme vous le dites, je suis un pauvre père de famille ; j'ai une femme et un enfant à ma charge. Jusqu'ici j'ai vécu bien misérablement, mais enfin j'ai vécu de mon état de tisserand. Comme l'argent est rare et le pain cher, mon maître m'a renvoyé depuis plusieurs jours, ma famille et moi nous sommes sans ressource... Aujourd'hui, en allant à la halle, j'ai appris que le prix du grain était encore augmenté ; ma foi ! la colère m'a tourné la tête, et, sans votre bienveillante protection, dont je vous remercie mille et mille fois...

— A quoi bon cette colère ? dit Beaumont tranquillement, pourquoi rendre les gens du roi responsables de la cruelle famine qui désole Paris ? L'année a été stérile, les fonds manquent dans les caisses de prévoyance et de secours. voilà tout le secret de la misère publique.

Celui qui se donnait le nom de Jérôme Picot fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant, et lui dit avec une expression railleuse :

— Écoutez, monsieur, le peuple n'est pas dupe de ces mensonges. Ce n'est ni la stérilité de l'année ni la pénurie du trésor qui cause la famine ; et si on en voulait les preuves, on irait les chercher dans les bureaux de la rue Saint-Laurent, de la rue Bourbon-Villeneuve, de la rue...

— Parle plus bas. Sais-tu bien que tu designes là les bureaux de l'administration des blés du roi ?

— Les bureaux des accapareurs qui ruinent la France au nom de Louis le Bien-Aimé, répondit Jérôme d'une voix grave, les bureaux de ces misérables qui ont fait le pacte de famine, et qui, depuis plus de trente ans, s'engraissent de la misère publique ! La famine de 1741, où mon père mourut de besoin ; celle de 1752, où mon fils expira sur le sein tari de sa mère, qui manquait de nourriture depuis plusieurs jours ; celle d'aujourd'hui, qui fera peut-être périr ma femme, l'enfant qui me reste et moi avec eux, tout cela est leur ouvrage... Oh ! continua Jérôme avec rage, s'il se trouvait un homme assez généreux, assez ami du pauvre pour démasquer ces scélérats, pour venir devant le roi ou à la barre du parlement dénoncer tout haut ce que l'on dit tout bas !...

Il y avait dans ces paroles une allusion trop directe, qui excita la défiance de Prévot, il interrompit brusquement son interlocuteur.

— Ceci est un conte absurde, fit-il en présentant un nouvel écu de six livres à Jérôme, qui accepta sans trop se faire prier, tiens, voilà de quoi subvenir aux besoins de demain, puisqu'on a déjà pourvu aux besoins de la journée. Je ne puis faire davantage, car je ne suis pas riche... Maintenant, voici ton chemin, voilà le mien, adieu.

Malgré ce ton décidé, Prévot de Beaumont ne se montra pas plus empressé de s'éloigner que Jérôme lui-même. L'un et l'autre s'étaient arrêtés sur le trottoir, sans s'inquiéter des passants qui le coudoyaient, chacun d'eux semblait attendre que l'autre reprît l'entretien.

— Eh bien ! dit Jérôme d'un ton brusque, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes un brave jeune homme, et si je ne vous avais pas vu avec Malisset, le plus fêté coquin de la terre...

La main de Prévot s'appuya tout à coup sur l'épaule du tisserand, et la pressa d'une manière significative.

— Tu es donc un homme de cœur et de résolution ? demanda-t-il vivement, comme s'il venait de prendre un parti.

— N'ai je pas fait mes preuves tout à l'heure au milieu de ces lâches ?

— C'est vrai, mais ce n'est pas encore assez. Serais-tu disposé à risquer ta vie, s'il le fallait, pour faire cesser cet horrible fléau qui désole le pays ? Pourrais-tu jurer, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de concourir à l'exécution d'un projet qui aurait pour but de forcer les hommes puissants à punir ceux qui affament le peuple ?

— J'en jurerais par le souvenir de mon père et de mon enfant, tous deux morts de faim !

— Dieu a entendu ton serment, dit Beaumont avec un accent solennel. C'est assez... Maintenant tu es mon ami ; pardonne-moi ma défiance.

— C'est assez pour vous, mais non pour moi !... A mon tour, qui êtes-vous ?

— Qu'importe ?

— Cette liaison avec l'infâme Malisset et les autres accapareurs...

— Ne faut-il pas jouer de ruse jusqu'à ce qu'on puisse agir autrement ? dit le secrétaire du clergé d'une voix sourde : crois-tu qu'on s'empara d'un secret d'État sans de longues et pénibles manœuvres ? J'ai besoin de preuves authentiques pour combattre nos ennemis. Ces preuves, j'en ai déjà obtenu par la ruse, il en faut arracher d'autres par la force ; tu m'aideras, si tu veux, dans cette dernière partie de mon noble projet... Quant à ces misérables, je les hais plus que toi, parce que je les connais mieux.

— Eh bien ! donc, que dois-je faire ?

— Viens ce soir, à la nuit, dans le faubourg du Roule, près de la petite maison de Malisset. Tu y trouveras beaucoup d'autres personnes ; on te demandera ce que tu veux, tu répondras : " Du pain ! "

— C'est bien ; j'y serai.

— Tu auras des armes ?

— Oui.

Une poignée de main silencieuse termina l'entretien, et Prévot de Beaumont s'éloigna sans se retourner.

Quand il eut disparu à l'angle d'une rue, Jérôme Picot, ou du moins celui qui avait pris ce nom, releva la tête et aspira une longue bouffée d'air, comme un acteur qui vient de jouer un rôle pénible. Puis, il regarda autour de lui. deux hommes à figures suspectes, le chapeau enfoncé sur les yeux et armés de gros bâtons, le suivaient à quelque distance. Sitôt qu'ils le virent seul, ils accoururent.

Tout marche bien, camarades, leur dit-il en argot, d'un ton joyeux. Allons boire ; nous avons dix minutes à nous !

### III

#### LE CONSEILLER AU PARLEMENT

Pendant que le secrétaire du clergé poursuivait ainsi l'accomplissement de quelque périlleux projet, on l'attendait avec impatience dans sa demeure de la rue de la Barillerie. Au second étage d'une maison d'assez belle apparence, dans une pièce meublée richement, deux personnes étaient assises devant une vaste cheminée de marbre, où brillait un feu vif à cause de la rigueur de la saison. A la place d'honneur, un vieillard d'un aspect vénérable, presque octogénaire, occupait un fauteuil de damas à grandes fleurs. Ses jambes, immobiles et étendues douillettement sur un tabouret, annonçaient un gouteux. Cependant ses traits conservaient une sévérité de lignes, indice d'une âme forte et inflexible, et portaient l'empreinte de cette dignité solennelle dont les magistrats français gardèrent si longtemps les traditions. L'autorité accordée par le droit romain aux pères de famille sur leurs enfants et sur les gens de leur maison, semblait revivre dans ce personnage austère. La roideur et la majesté de son attitude, sa perruque à la Louis XIV, dont les longues boucles flottaient sur ses épaules, achevaient de lui donner un caractère grave qui inspirait le respect. Un peintre l'eût pris pour modèle

s'il eût voulu personnifier la paternité, à une époque où la paternité et la vieillesse étaient une religion.

Ce vieillard était M. Anselme de Beaumont, ancien conseiller au parlement de Paris et père de Prévot de Beaumont, le héros de cette histoire.

Il paraissait très-occupé à lire un de ces volumes in-folio qui ne peuvent être que des ouvrages ecclésiastiques ou des livres de jurisprudence. Calme et silencieux, il ne faisait que des mouvements qu'un geste machinal pour tourner de temps en temps une page du massif volume, arrangé convenablement sur un pupitre devant lui. Cependant, on eût pu deviner à ses lèvres un peu pincées, au regard rapide qu'il jetait de côté par intervalles, qu'il ne donnait pas à sa lecture une attention absolue. Un sentiment de curiosité, d'inquiétude même, se faisait jour à travers cette dignité qu'il paraissait avoir tant à cœur de conserver.

Sur une chaise, de l'autre côté de la cheminée, on voyait une jeune femme, d'une figure mélancolique, mais régulièrement belle. Son costume ne se distinguait que par une simplicité de bon goût ; elle n'avait ni papiers ni poudre, comme une maîtresse de maison dans son intérieur ; elle tenait à la main un ouvrage de tapisserie. Mais son ouvrage l'occupait moins encore que le livre de droit n'occupait l'ancien magistrat, car elle se levait à chaque instant pour aller coller son front aux vitres d'une fenêtre donnant sur la rue ; puis elle revenait à son siège en soupirant, pour se relever un moment après. Parfois aussi, elle calmait d'un signe les écarts un peu vifs d'un joli petit garçon de trois ou quatre ans qui jouait sur le tapis aux pieds de M. de Beaumont ; l'enfant, tout jeune qu'il était, semblait déjà comprendre ce respect pour le vieillard dont sa mère lui donnait l'exemple, et il se taisait aussitôt.

La dame, après une dernière et infructueuse promenade à la fenêtre, vint s'asseoir auprès d'un guéridon de laque, et murmura avec accablement :

—Voici la nuit... il n'est pas encore de retour !

M. de Beaumont releva la tête et tourna ses yeux gris vers la jeune femme : elle restait penchée sur son ouvrage, comme si elle venait de se parler à elle-même.

—Angèle, dit le magistrat en éloignant doucement son pupitre, je ne vois pas pourquoi le retard de votre mari vous préoccupe aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire... C'est encore l'heure où il remplit les devoirs de sa charge à l'archevêché.

Angèle laissa tomber une larme sur son ouvrage. Le père s'en aperçut.

—Qu'y a-t-il donc, ma fille ? demanda-t-il en tressaillant : pourquoi pleurez-vous ? Depuis quelques jours on semble se cacher de moi. Mon fils et vous, vous avez des secrets que je ne connais pas ; depuis quand donc ne mérité-je plus la confiance de mes enfants ?

Angèle ne répondit pas et donna un libre cours à ses sanglots. M. de Beaumont reprit avec plus de force :

—Parlez, Angèle, j'exige la vérité... Pourquoi ces larmes ? Je vous prie, je vous ordonne de répondre.

Angèle essuya ses yeux, s'appuya sur le fauteuil du magistrat, et essaya de sourire. Puis elle dit, en faisant une petite moue câline et en joignant les mains :

—Mon excellent père, promettez-moi de ne pas le gronder...

—Mon fils a donc commis quelque faute ? Si cela est, pourquoi, moi son père et son juge naturel, ne lui adresserais-je pas des reproches ?... S'il n'y a rien à lui reprocher, pourquoi demander son pardon ?

Cette logique rigoureuse brisa l'assurance factice de la pauvre femme ; elle s'éloigna avec une sorte d'effroi, et retourna sur son siège en pleurant toujours.

—Allons, ma chère, reprit le magistrat d'un ton radouci qui cette fois commandait la confiance, c'est mal de me tourmenter.

Angèle emprisonna les deux mains ridées et chargées de bagues de M. de Beaumont dans ses petites mains blanches et potelées.

—Eh bien ! oui, mon père, dit-elle avec chahour, vous sau-

rez tout, vous me conseillerez, vous m'éclairerez. Depuis bien longtemps ce secret, enfermé dans mon cœur, veut s'épancher dans le vôtre, car je sais combien vous êtes prudent, juste et bon !

—Mais tout cela, petite folle, reprit l'ancien conseiller d'un ton moitié grondeur, moitié affectueux, ne m'explique pas pourquoi le retard de votre mari...

—Mon mari, depuis huit jours, n'a pas paru dans les bureaux de l'archevêché ! dit Angèle tout d'une haleine.

Aucune émotion ne se trahit sur les traits du vieux légiste.

—Et pourquoi mon fils néglige-t-il ainsi les devoirs d'une charge qui le fait vivre lui et sa famille ?

—Pourquoi, monsieur ? Dieu seul le sait... N'avez-vous pas vu combien il est sombre et contrainct avec nous depuis plusieurs jours ?... La nuit, il écrit continuellement ou il prononce des mots entrecoupés comme s'il avait la fièvre... Ensuite, avez-vous remarqué ces hommes aux figures livâtes, aux costumes misérables, qui l'attendent dans la rue quand il monte ici quelques moments pour vous saluer et embrasser son enfant ? Ce que signifie ceci, mon père, c'est ce que je me demande tout le jour quand je l'attends sans le voir venir, toute la nuit quand je pleure en silence ; c'est ce que je vous demande, à vous qui connaissez si bien son cœur, à vous qui l'avez élevé, qui devez deviner ses pensées...

M. de Beaumont opposa un calme peut-être apparent seulement à ces plaintes douloureuses.

—Eh bien ! ma fille, qu'y a-t-il là de nature à vous effrayer ? Ne savez-vous pas que votre mari s'est passionné pour les idées des économistes, et qu'il les soutient secrètement par ses écrits ?... Ces études n'auraient rien que de louable si elles ne l'empêchaient de remplir ses fonctions de secrétaire du clergé... Ne vous effrayez pas, encore une fois ; je parlerai à Prévot, je le gronderai...

—Et il ne vous écoutera pas ! dit Angèle d'un ton bref, comme en désespoir de se faire comprendre.

—Il ne m'écouterà pas, moi ? Angèle, ce sera la première fois !

—Oh ! pardon ! monsieur ; mais ne jugez-vous pas à ses yeux ardents, à son front pâle, à cette expression triste et rêveuse de son visage, que mon mari nourrit secrètement quelque projet terrible devant lequel seront impuissantes les larmes d'une femme et les volontés d'un père ?

Le conseiller se laissa aller dans son fauteuil d'un air abattu.

—Allons, dit-il avec un profond soupir, vous avez conçu les mêmes craintes que moi. Je cherchais à me dissimuler la gravité du mal ; mais, puisque ce mal est réel, nous pouvons parler de notre funeste découverte... Jusqu'ici je n'ai pas voulu presser Prévot de mes questions ; car, je vous l'avouerai, malgré sa soumission à mes volontés, j'ai senti cette fois combien je pourrais compromettre ma dignité de père, qui doit toujours être sainte et respectée... Il n'y a plus ni hésitations ni faiblesses possibles... Il faudra que mon fils s'explique, Angèle ; il faudra qu'il m'apprenne dans quel but il compromet son avenir, celui de son enfant, le vôtre et le mien ; car lui, c'est nous : s'exposer au péril, c'est nous y exposer tous !

Après un moment de silence il reprit :

—D'où vous vient cette pensée, Angèle, que votre mari songe à exécuter quelque projet... illégal ?

L'ancien magistrat n'avait pas trouvé d'expression plus énergique pour caractériser ses craintes.

—Ce qui m'a donné cette pensée ? répliqua Angèle ; ses actions, ses paroles, ses gestes, son exaltation quand il parle des misères du peuple, son indignation quand on prononce devant lui les noms de ceux qu'on accuse d'en être les auteurs, ses relations avec des gens de la classe infime... Tenez, mon père, ajouta-t-elle en baissant la voix, il y a là, dans la chambre de mon mari, une cassette toujours parfaitement close, qui doit jouer un grand rôle dans cette affaire. J'ai vu Prévot en tirer des papiers et les examiner avec une satisfaction enthousiaste. Il les méditait, il les commentait ; dans ces mo-

ments de contemplation, ses yeux brillèrent comme des charbons ardents... Mon père, cette cassette contient notre sort à tous !

—Vous croyez ? Enfin quel projet lui supposez-vous ?

—Il veut arracher le masque aux accapareurs de grains, dénoncer en plein parlement le *pacte de famine*, et présenter aux juges les preuves authentiques de cette exécrable convention, dit Angèle en pâlisant.

—C'est-à-dire, reprit le vieux magistrat avec entraînement, attaquer en face le gouvernement du roi ; et, s'il ne réussit pas, ou même s'il réussit, tomber dans les cachots de la Bastille, qui se refermeront sur lui comme un tombeau !

Un morne silence suivit cette explication. Angèle pleurait toujours.

—Vous allez trop loin, ma chère, dit enfin M. de Beaumont de son ton austère et majestueux ; laissez-moi éclaircir cette affaire avec Prévot... Il aime son enfant, il nous aime tous deux... s'il s'engageait dans quelque entreprise insensée, vous verriez ce que peut un père sur un fils soumis !

Comme il achevait ces mots, des pas précipités se firent entendre dans l'escalier, et Prévot de Beaumont entra.

## IV

## LA MALÉDICTION.

Le goutteux se redressa pour prendre une attitude imposante. Angèle sourit et s'élança vers son mari, en lui présentant son enfant. Prévot était encore plus animé qu'à l'ordinaire ; sa démarche avait quelque chose d'impétueux qui trahissait une profonde préoccupation.

—Bonjour, mon amie, dit-il en déposant rapidement un baiser sur le front de sa femme ; bonjour, mon père, ajouta-t-il en portant à ses lèvres la main du conseiller. Je suis venu bien tard, et cependant je ne peux vous accorder un instant... Je vais m'habiller... une affaire importante me réclame.

Et, sans attendre de réponse, il entra dans la chambre voisine pour changer de costume.

—Vous voyez, mon père ! dit Angèle.

Prévot ne tarda pas à reparaitre ; il était en brillante toilette, quoiqu'il fût toujours vêtu de noir. Avant de partir, il s'approcha de madame de Beaumont.

—Angèle, dit-il, je vais à un bal, à une fête ; peut-être reviendrai-je fort tard, peut-être même ne rentrerai-je pas avant le jour... Ne vous effrayez pas, et surtout ne m'attendez pas.

—Angèle regarda tristement son père, comme pour lui faire entendre que leurs prévisions s'accomplissaient. Prévot, sans remarquer ce mouvement, ajouta plus bas :

—Ma bonne amie, je vous demande un service sans importance, mais je vous en expliquerai le motif demain... Si, lorsque le jour paraîtra, je ne suis pas de retour, vous prendrez une cassette qui est dans ma chambre, et vous la cacherez en lieu sûr...

—Prévot ! Prévot murmura Angèle, vous me faites trembler !

Son mari ne l'avait pas entendue. Il allait sortir sans lui dire un dernier adieu, sans embrasser son enfant qui lui tendait les mains, sans saluer son vieux père infirme, quand la voix sonore et imposante du conseiller éclata comme la foudre.

—Où allez-vous, monsieur ? dit-il ; restez... je le veux !

Prévot de Beaumont s'arrêta tout à coup et se retourna. Il pâlit en voyant l'expression de majesté et de résolution répandue sur les traits de l'ancien magistrat. Il prévit une lutte et se hâta de répondre avec déférence :

—Je crois vous l'avoir dit, mon excellent père : je vais souper chez le contrôleur général des greniers du roi. Il y aura nombreuse société, et nous devons causer d'affaires... Pardon-moi, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, l'heure me presse, et l'on m'attend en bas... Demain je vous expliquerai beaucoup de choses... demain sans doute mes vœux seront comblés ; et alors, mon père, je ne vous laisserai plus seul si souvent, non plus que ma bonne Angèle... Je serai toujours près de vous, comme autrefois... Adieu, adieu.

—Restez ! répéta M. de Beaumont avec un geste impérieux qui cloua le jeune secrétaire à sa place.

—Mon fils, reprit-il d'un ton plus doux, après un moment de silence, pour la première fois de votre vie vous vous défiez de moi, pour la première fois vous vous cachez de votre père comme d'un ennemi. Je vous ai deviné ; vous tramez quelque chose qui épouvanterait sans doute un vieillard maladif et une faible femme... Mon devoir, monsieur, est, s'il le faut, de vous imposer les conseils de mon expérience, de vous éclairer, de vous sauver de vous-même... Vous êtes ici devant un tribunal bien plus auguste, bien plus sacré que les tribunaux institués par les lois humaines. Votre famille vous demande, monsieur, sur quel coup de dés vous jouez son existence et son bonheur.

Prévot de Beaumont demeura immobile et les yeux baissés, comme un écolier d'un bon naturel, mais opiniâtre, qui reçoit une réprimande de son précepteur. Il était impatient d'échapper à cette torture morale, mais n'osait pas s'y soustraire brusquement.

—Et d'abord, monsieur, continua le rigide magistrat après une pause, dites-moi sans détours pourquoi ces liaisons avec des hommes méprisables tels que ce Malisset...

—Mon père, je traite en ce moment avec lui une affaire grave qu'il serait trop long de vous expliquer. Demain vous saurez tout, je vous le jure ; demain est bien proche !... L'heure où je suis attendu va sonner, pardonnez-moi si je vous quitte... Mon père, vous ne pouvez pas comprendre...

—Répondez, répéta M. de Beaumont avec force ; comment mon fils, élevé dans des principes sévères, ose-t-il se mêler aux fêtes de ces débauchés, prendre part à leurs orgies, quand il néglige sa bonne et honnête femme, la mère de son enfant ?

Prévot saisit avidement l'occasion de prendre le change.

—Ah ! je vois de quoi il s'agit ! dit-il en jetant un regard mécontent sur Angèle ; on vous a fait des plaintes sur mon peu d'assiduité auprès de ma femme ; la jalousie...

—Oh ! ne crois pas cela ! ne crois pas cela ! s'écria madame de Beaumont toute tremblante ; je ne doute pas de toi, Prévot, je crois à ta tendresse.

—Vous ne me tromperez pas avec ces subterfuges ! s'écria l'ancien magistrat ; vous oubliez que je suis habitué à interroger des coupables... Répondez ; qu'allez-vous faire ?

Toutes ces adjurations, ces prières, ces menaces vinrent se briser contre la volonté énergique de Prévot, comme les flots d'un torrent contre un pic de granit. Renonçant à la ruse, il montra cette fermeté indomptable qui semblait être le fond de son caractère.

—Adieu, mon père, adieu, Angèle, dit-il d'un ton bref en se dirigeant vers la porte ; demain vous me bénirez.

M. de Beaumont fit un effort désespéré. Oubliant ses souffrances, il se dressa de toute sa hauteur par un mouvement convulsif, s'élança vers la porte, et se plaça devant son fils ; celui-ci recula avec une terreur religieuse.

—Ainsi donc ce que je craignais est vrai ! s'écria l'aïeul ; voulez-vous que je vous dise où vous allez, moi ? Vous allez à la Bastille, malheureux, et peut-être... à l'échafaud !

Un cri s'échappa douloureusement de la poitrine d'Angèle, qui tomba presque évanouie aux pieds de son mari.

—Je vais où un grand devoir m'appelle, dit Prévot de Beaumont avec un regard sublime ; si je dois être martyr, eh bien, mon père, souvenez-vous qu'il y a là-haut une palme brillante pour les martyrs !

—Vous n'avez pas le droit d'aspirer à cette palme ; vous ne vous appartenez pas... Vous ne sortirez d'ici qu'en nous foulant sous vos pieds !

—Tu ne sortiras pas ! éclata Angèle en saisissant les vêtements de son mari.

Prévot hésita quelques secondes. Son père, ce vieillard infirme, était toujours là, obstacle vivant et infranchissable, sur son passage ; sa jeune et charmante femme, pâle, opprimée, se traînait à ses pieds en prononçant des paroles suppliantes. Son enfant, blond et rose, était là aussi, pleurant de voir pleurer sa mère, élevant ses petites mains pour solli-

citer une faveur dont l'instinct lui faisait presque comprendre le prix. Certes, il y avait dans ce tableau de quoi émouvoir un homme bon et généreux par nature, quelle que fût d'ailleurs l'inflexibilité de sa volonté ou l'impérieuse conscience de son devoir.

Pendant cette lutte intérieure, dont les péripéties se trahissaient sur le visage du jeune enthousiaste, un bruit singulier retentit tout à coup dans la rue comme un signal. Au même instant une voix, qui devait sortir d'une poitrine vigoureuse, fit entendre avec un accent plaintif ces deux seuls mots : *Du pain !*

Une nouvelle ardeur sembla passer dans les membres de Prévot de Beaumont. Son œil brilla.

—L'entendez-vous ? s'écria-t-il ; mon père, il y a quelque chose de plus puissant encore que la voix de la famille, c'est la voix d'un peuple qui souffre et qui a faim ; cette voix m'appelle, je dois lui obéir.

Il enleva le vieux conseiller dans ses bras, avec autant de facilité qu'il eût fait de l'enfant lui-même, s'ouvrit passage, et s'enfuit sans regarder derrière lui.

—Sois maudit ! sois maudit ! s'écria M. de Beaumont en fureur, comme s'il eût voulu poursuivre son fils de ses imprécations.

—Mon Dieu ! ayez pitié de lui et de nous ! murmura Angèle.

Prévot de Beaumont, en fuyant le théâtre de cette scène déchirante, descendit dans la rue où l'homme grossièrement vêtu, qu'il avait appelé Boyrel, l'attendait depuis longtemps. Il lui fit signe de le suivre, et ils commencèrent à longer les quais presque déserts pour gagner le faubourg Saint-Honoré. Beaumont marchait en silence, la tête penchée sur sa poitrine, en proie à ses tumultueuses pensées. Bientôt pourtant sa volonté domina les sentiments de son cœur : l'air frais de la nuit, en glissant autour de son front, calma l'effervescence de son sang. Il passa la main sur ses yeux, regarda autour de lui, et dit enfin à son robuste compagnon, qui marchait à ses côtés avec une sorte d'insouciance intrépidité :

—As-tu une famille, Boyrel ?

—Oui, répondit l'homme du peuple brusquement ; une femme qui gronde quand je ne lui rapporte pas le soir l'argent de ma journée, des enfants qui pleurent quand il leur faut s'étendre sur leur paille sans avoir soupé.

Prévot de Beaumont redeint pensif.

—Boyrel, reprit-il, quand donc la famille égoïste comprendra-t-elle que l'intérêt de tous doit passer avant celui de quelques-uns ?

Pendant cette conversation, ils avaient franchi la barrière du Roule, et étaient arrivés, en suivant des rues désertes et à peine éclairées, à l'endroit où sont aujourd'hui les rues de Montaigne et du Colisée. Ce quartier, maintenant si peuplé, était alors un terrain nu, marécageux, où les voleurs avaient beau jeu par une soirée aussi noire. Sur le vaste étendu qui s'étendait, d'un côté, jusqu'à la plaine de Monceau, s'élevaient çà et là d'élégantes et mystérieuses habitations, à demi cachées dans les massifs de feuillages, entourées de grilles et de murailles pour tenir les curieux à distance. Le jour, ces *petites maisons*, comme on appelait ces luxurieuses demeures, semblaient entièrement désertes. Un grand silence régnait alentour, les volets en étaient fermés ; rien n'annonçait qu'elles eussent d'autres habitants que de vieilles femmes à mine discrète ou des domestiques sans livrée. Mais, la nuit, cette solitude se peuplait ; des lumières brillaient aux fenêtres ; le son doux et lointain des instruments de musique arrivait jusqu'au passant attardé dans ces quartiers dangereux. On voyait çà et là glisser dans l'ombre, sur le sol non pavé, des équipages sans fanaux et sans armoiries ; les grilles dorées s'ouvraient comme d'elles-mêmes ; un moment après, commençaient quelque bruyante orgie qui durait jusqu'au lendemain.

Ce fut vers une de ces "petites maisons" que se dirigèrent Prévot et son compagnon en quittant les quartiers fréquentés. A mesure qu'ils avançaient, on eût pu voir qu'il se passait

quelque chose d'extraordinaire en cet endroit. Des gens s'agitaient çà et là par petits groupes, avec des chuchotements mystérieux. Plus les deux amis approchaient de l'habitation que Prévot venait de montrer à Boyrel par un geste muet, et dont les fenêtres rayonnaient de lumières, plus ces groupes devenaient nombreux. Quand ils furent arrivés à une muraille, dont l'ombre augmentait encore l'obscurité, ils s'arrêtèrent ; un homme, qui les suivait depuis un moment, leur demanda avec un accent singulier :

—Quo voulez-vous ?

—Ne me reconnaissez-vous pas ? dit Prévot de Beaumont.

L'inconnu ôta son chapeau et fit signe à d'autres personnes qui erraient aux environs. Bientôt une foule de gens, dont on devinait les traits menaçants rien qu'à entendre leurs voix, et la vigueur rien qu'au bruit de leurs pas, se rapprochèrent du lieu où Prévot s'était arrêté.

—Tout est-il prêt, mes amis ? demanda le secrétaire du clergé.

—Oui, répondit-on.

—Nos gens sont-ils à leur poste pour agir au coup de dix heures ?

—Oui... les bureaux sont déjà ce nés.

—C'est bien ; notre tâche à nous est de nous emparer des misérables réunis dans cette infâme maison... A l'heure convenue, je vous donnerai le signal, de la fenêtre que vous voyez d'ici... Courage ! demain vous aurez du pain, et vous serez vengés !

Un murmure sourd, produit par des imprécations étouffées, des menaces, des plaintes, témoigna des sentiments de haine dont la foule était animée contre les accapareurs. Prévot s'avança vers la porte de la maison.

Encore un mot, dit-il ; n'y a-t-il pas ici un ouvrier tisserand nommé Jérôme Picot ?

Le nom circula dans la foule, mais personne ne répondit, personne même ne connaissait celui qui le portait.

—C'est étrange ! dit le secrétaire du clergé d'un ton réveur.

Toutefois, ne voyant rien qui pût exciter sa défiance, il salua de la main, et s'élança vers la grille en répétant :

—Au moment où dix heures sonneront, soyez prêts.

V

LA PETITE MAISON.

La petite maison du financier Malisset tenait à l'intérieur ce que promettait son apparence coquette et somptueuse. Les escaliers en bois de citronnier, chefs-d'œuvre de menuiserie et de sculpture, étaient couverts de tapis moelleux qui étouffaient le bruit des pas. Des portières de damas s'abaissaient et se soulevaient en silence devant les habitants de cette opulente demeure ; des domestiques alertes et muets, comprenant à demi-mot, obéissant à un signe, allaient et venaient pour satisfaire les plus frivoles caprices de leurs maîtres. Des fleurs, qu'on ne voyait pas, embaumaient l'air tiède de ce séjour féerique ; une musique, invisible comme les fleurs et douce comme leur parfum, se faisait entendre par intervalles. Une prodigieuse quantité de bougies étincelait dans des candélabres d'argent et de cristal, répandant des flots de lumière.

C'était surtout dans le salon, où se tenaient en ce moment les hôtes de Malisset, que le luxe avait épuisé ses raffinements. L'œil ne rencontrait que des tentures de soie, des coussins de velours, des bronzes, des marbres, des broderies, de l'or. Les consoles étaient chargées de ces bagatelles sans nom, dont chacune vaut la fortune d'une honnête famille. Des fresques, peintes par les meilleurs maîtres offraient partout des images gracieuses. Au plafond, une Vénus, enlevée dans un char de saphir par deux colombes blanches, semblait laisser tomber sur les assistants un sourire et une pluie de roses. Sur les lambris, Boucher avait représenté des scènes d'amour, dans le goût de l'époque. Des bergers poudrés, ornés de rubans, étaient à genoux devant des pastourelles en paniers et en talons rouges ; celles-ci, appuyées sur leurs houlettes, les regardaient sans co-



lère, tandis que des amours, aux traits malins, voltigeaient autour d'eux, en laissant flotter une bande de gaze sur laquelle un vers de Gentil-Bernard servait de devise. De grandes glaces reflétaient ces merveilles et les multipliaient à l'infini.

La société réunie dans ce boudoir en était en quelque sorte le complément indispensable. D'épais financiers, couverts de bijoux et de dentelles, riaient d'un gros rire, en secouant leur breloques de perles sur leurs ventres arrondis. Deux ou trois femmes, en tuniques de satin, à la taille élancée, assises languissamment autour du feu dans des fauteuils dorés, minaudaient en causant modes, opéra et toilettes.

Dans un coin du salon, Malisset s'entretenait avec Rousseau, l'un de ses associés les plus importants. Rousseau, qui portait le titre de conseiller du roi, était un homme d'une cinquantaine d'années, aux manières sèches et hautesaines. Il fronçait le sourcil d'un air opiniâtre en écoutant le maître du logis.

—Malisset, dit-il enfin en se levant, vous le voulez, j'y consens ; mais certainement vous nous faites faire une sottise. Cet homme, à qui vous allez livrer nos secrets, s'est toujours montré notre ennemi...

—Mon cher Rousseau, s'écria Malisset avec impatience, je connais parfaitement Prévot de Beaumont, et je réponds de lui corps pour corps !

—Bon ! bon ! reprit le financier en hochant la tête ; cependant votre protégé nous a attaqués devant les parlements de Rouen et de Grenoble ; il a écrit contre nous plusieurs de ces pamphlets qui nous feraient égorger par la populace quelque beau jour, si Sartines n'y prenaient garde. Il y a là de quoi nous mettre fort en défiance.

—Ces pamphlets ne sont pas de lui !

—Oui, vous pouvez le nier... On ne signe pas ces choses-là... Mais niez-vous aussi qu'il ait composé avec Turgot ce fameux mémoire ?...

—Je vous ai expliqué ce malentendu, reprit Malisset. Cela prouve seulement que Beaumont a voulu se faire craindre pour se faire payer plus cher... Maintenant il vient à nous, accueillons-le à bras ouverts, sa conversion nous servira beaucoup auprès du public ; on le croira de bonne foi dans son amitié comme dans ses attaques... Qu'en dites-vous, messieurs ? ajouta-t-il en se tournant vers les autres invités qui jouaient au tric trac en attendant le souper.

—Vraiment, dit l'un d'eux, ce Beaumont est un aigrefin qui a manœuvré très adroitement pour en venir à compter avec nous... Ma foi ! puisque Malisset s'est tant avancé, le plus court est de nous soumettre... Il faut jeter un gâteau à Cerbère quand on ne peut l'enchaîner.

—Oui, reprit Rousseau d'un ton d'humeur, et ce sera un gâteau de moins dans la part des autres...

—Voilà ce qui le blesse, ce cher ami, dit Malisset en frappant sur l'épaule de son associé ; la plus minime fraction en moins, dans ses dividendes mensuels, lui donne la fièvre... Songez donc, ajouta-t-il en baissant la voix, que les recettes du mois se sont élevées à trois millions, et que pour une bagatelle...

—Trois millions ! trois millions ! grommela Rousseau. C'est, pardieu ! un beau denier, avec un ministre des finances qui nous presse, et une cour gourmande qui avalerait tout si nous la laissions faire ! Trois millions !...

—A l'amende, messieurs ! dit gaiement une femme qui partageait avec Malisset le soin de faire les honneurs du logis. Monsieur le surintendant, pour avoir parlé de millions avant le souper, malgré vos promesses, vous me donnerez cet attelage gris pommelé dont vous me leurrez depuis si longtemps !

—Vous l'aurez, Fanny ! s'écria Malisset en riant ; je suis pris en flagrant délit, je l'avoue.

—Et vous, monsieur le conseiller du roi, dit une autre femme d'un ton mignard en s'adressant à Rousseau, vous me donnerez enfin les boucles de diamants que je veux porter dans mon rôle nouveau... Vous êtes coupable aussi, vous devez être puni !

—Vous demandez toujours, Cydalise ! gronda l'avare financier.

—Un bon mouvement, Rousseau ! reprit Malisset ; faites comme moi... D'ailleurs, la canaille payera tout ; nous haussons demain le prix du blé.

—Vive la canaille ! dirent les assistants.

—Monsieur Prévot de Beaumont ! annonça un valet.

Ce nom produisit un effet magique sur l'assemblée. Les femmes relevèrent vivement la tête ; les financiers se turent tout à coup ; au milieu de cette attention générale, entra le secrétaire du clergé.

Il salua sans forfanterie comme sans humilité. Son maintien ne décelait aucun embarras. Un sourire poli errait sur ses lèvres ; ses manières indiquaient l'intention d'être convenable avec ces gens qu'il avait tant de raisons de ne pas considérer comme des amis.

Le brusque sans façon de Malisset ne contribua pas peu à faire disparaître la froideur causée par la présence de Prévot de Beaumont dans cette réunion intime. Le surintendant s'approcha de lui, le prit par la main et le présenta en s'écriant d'un ton jovial :

—Le voilà, messieurs, ce philosophe farouche qui nous a fait si longtemps la guerre ! Il a heureusement fini par comprendre qu'une bonne paix avec nous serait plus lucrative... Félicitez-moi de cette excellente conquête messieurs, car c'est à moi que vous la devez !...

Prévot de Beaumont salua de nouveau, et cette fois avec une effronterie marquée, comme s'il voulait justifier par sa contenance les paroles peu mesurées de son introducteur. Les autres financiers, habitués à ce langage du monde avec lequel on pallie si bien les infamies, semblaient déconcertés par cette présentation passablement cynique. L'un d'eux pourtant adressa au nouvel arrivé quelque mots de politesse.

—Allons, allons, laissons les compliments ! reprit Malisset avec sa bonhomie de bas lieu ; si j'ai engagé M. de Beaumont à venir nous joindre ici préférablement à tout autre endroit, c'est qu'ici nous pourrions nous entendre sans phrases, sans détours, en petit comité. Après souper, nous dirons deux mots d'affaires sérieuses... en attendant, mon cher de Beaumont, permettez-moi de vous présenter à ces dames.

Il l'entraîna vers le canapé, où les femmes chuchotaient entre elles, sans doute au sujet du nouveau venu. Le premier mouvement de Prévot fut de se détourner avec dégoût ; mais il regarda la magnifique pendule en rocaille qui ornait la cheminée ; elle ne marquait encore que neuf heures.

Il adressa à ces coquettes fardées, au regard faux, à la contenance hardie, des compliments ampoulés, comme c'était la mode alors, sur la fraîcheur de leur teint, la douceur de leurs yeux et la candeur de leur maintien.

Le souper fut annoncé, et on passa dans une salle à manger resplendissante d'argenterie, de cristaux et de porcelaines. Les hommes avaient repris toute leur confiance, les femmes toute leur gaieté. Au moment où l'on se mettait à table, une demi-heure sonnait à la pendule.

—Il n'achèveront pas ce souper ! pensa Beaumont en offrant la main à Cydalise.

Le repas était délicieux ; les mets les plus rares, les plus exquis, fumaient dans les plats de vermeil. Les vins les plus généreux pétillaient dans les verres artistement taillés. La musique cachée se faisait entendre toujours, légère et sautillante. La joie se montrait sur les visages ; les propos égrillards et les épigrammes s'échangeaient d'un bout à l'autre de la table.

—Buvons à nos amours ! dit un des convives en élevant son verre au-dessus de sa tête.

—A nos amours ! répétèrent les autres en chœur.

Prévot de Beaumont écouta si le timbre de la pendule résonnait de nouveau. Les modulations de la musique, les rires argentins des femmes, vinrent seuls frapper son oreille. Il prit tranquillement son verre et but aux amours de ses compagnons de table.

Un moment après, ce fut le tour de Malisset de porter un toast.

—A la santé du peuple de Paris, s'écria-t-il, ce bon peuple que nous nourrissons si mal et qui nous nourrit si bien !

—A la santé du peuple de Paris ! répéta-t-on avec de grands éclats de rire.

Prévot de Beaumont écouta encore : dix heures sonnèrent.

Il lança son verre à l'autre extrémité de la salle, et se leva en s'écriant d'une voix tonnante :

—Le peuple de Paris portera sa santé lui-même, avec votre vin et dans vos verres, messieurs !

VI

LE PEUPLE

Cette action et ces paroles, quoiqu'elles n'eussent pas encore un sens précis pour les invités, attirèrent sur Prévot l'attention générale : les uns regardaient avec effroi, les autres avec étonnement.

—Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous donc ? demanda Malisset ; êtes-vous déjà ivre ? Pourquoi quitter la table sitôt ?

—Je quitte cette table, reprit Prévot avec une profonde expression de haine, et en se rapprochant de la fenêtre, parce que dans ce vin délicieux il y a les larmes d'une nation entière, parce que ces rires, ces toasts, cette musique ne peuvent m'empêcher d'entendre les malédictions d'un million de familles qui manquent de pain... parce que vous êtes des infâmes, et que l'heure de la vengeance est venue pour vous !

—Cet homme est fou, balbutia un des financiers. Il faut envoyer prier Sartines...

—Vous n'y avez donc jamais songé ? continua le secrétaire du clergé debout près de la fenêtre, de laquelle il pouvait plonger son regard dans la plaine environnante ; vous n'avez donc jamais craint, pendant que vous vous livriez à vos orgies nocturnes, prodiguant à vos maîtresses l'or extorqué à la misère publique, qu'une nuit peut-être, au milieu d'une de vos fêtes de grands seigneurs, ce pauvre misérable peuple, si honni, si foulé aux pieds, viendrait tout à coup demander sa part à votre table somptueuse, briser dans vos dents votre coupe de cristal, faire taire vos rires et votre musique, en vous disant de sa voix menaçante : " Du pain ! du pain ! "

Ce cri se prolongea jusqu'à la campagne voisine ; mille voix s'élevèrent tout à coup du dehors, et répétèrent, semblables à un écho formidable : " Du pain ! du pain ! "

Aussitôt les portes de la maison furent enfoncées ; la foule se répandit d'abord dans la cour avec des vociférations et des menaces ; puis des pas précipités retentirent dans la maison même. Les femmes s'évanouirent, les financiers, pâles et tremblants, se regardaient avec terreur.

—Fuyons ! fuyons ! s'écria Malisset en s'élançant vers une issue cachée ; nous sommes trahis !

L'impitoyable de Beaumont avait prévu cette tentative ; il tira son épée et vint se placer devant la porte secrète.

—Par ici, mes amis ! cria-t-il aux gens du dehors.

Malisset, éperdu, tomba à ses pieds :

—Sauvez-nous, dit-il rapidement ; nous avons assez d'or pour en remplir cette salle du plancher au plafond... tout sera pour vous.

—Sauvez-nous, répétèrent les autres en entendant les cris de la foule qui se rapprochaient ; notre fortune...

—Cette fortune revient aux pauvres, à qui vous l'avez extorquée, dit Prévot avec un sourire insultant ; d'ailleurs, insensés que vous êtes, aurais-je maintenant le pouvoir d'arrêter le torrent dont j'ai brisé les digues ?

—Oh ! je suis perdu ! balbutia Malisset ; c'est moi qu'ils haïssent surtout ; je vais être massacré...

—Ils ne toucheront pas un seul cheveu de votre tête, dit le secrétaire en étendant sur lui son épée nue ; vous et les autres, vous appartenez à la justice !

La foule se rua dans le salon avec des hurlements de joie. En dépit de la haine qui aimait les envahisseurs, un embaras involontaire se mêla au désir de la vengeance, quand ils se virent, eux avec leurs vestes grossières, leurs haillons, leurs figures sauvages, dans cet asile somptueux de la mollesse et

du plaisir. Ces crépines d'or, ces mille bougies, ce service éblouissant, ces belles femmes évanouies, ces riches seigneurs pâles d'effroi, tout les frappait d'une sorte de stupeur. Prévot de Beaumont les rappela au sentiment de la réalité.

—Approchez, mes amis, s'écria-t-il avec un accent de triomphe ; notre œuvre est bien commencée !... Nous avons pris dans un même coup de filet ces hommes odieux qui depuis tant d'années font la ruine de la France... Tenez, ajouta-t-il en montrant un des prisonniers qui se couvrait les yeux avec la main pour ne pas voir les figures menaçantes qui l'entouraient, celui-ci est Perruchot, régisseur général des blés du roi... il a été chargé d'affamer le Berri, le Perche, la Picardie, l'Artois, la Normandie, la Bretagne, le Maine, la Touraine et l'Anjou. Cet autre, continua-t-il, c'est Rousseau, conseiller du roi ; il a eu pour tâche de causer la famine dans la Brie, la Beauce, le pays chartrain, la Bourgogne, la Champagne. Cet autre, c'est Trudaine de Montigny, l'insolent qui se vante de savoir le mieux faire suer de l'argent au peuple... Cet autre encore, c'est Gromot, le premier commis du contrôleur général ; voilà Goujet, le directeur-caissier de l'horrible entreprise... Enfin celui qui se roule à nos pieds avec tant de lâcheté, c'est Malisset, l'exécrable Malisset, le premier signataire, l'agent responsable, le provocateur du Pacte de famine... Je vous les ai tous promis... les voilà !

—A mort ! à mort ! crièrent quelques hommes exaspérés.

—Non, s'écria Prévot de Beaumont en faisant de son corps un rempart aux financiers ; souvenez-vous de vos promesses ! Si j'avais pu arrêter le fléau qui désole Paris et la France sans avoir recours à la force, j'aurais agi différemment. Quoiqu'on n'ait pas voulu prendre les mesures légales que je proposais, nous n'en devons pas moins nous rappeler que c'est à un tribunal régulier de juger ces coupables. Nous les garderons cette nuit ; demain nous les conduirons à la barre du parlement.

—Allons donc ! dit un des assistants d'un ton farouche : le roi Louis est du complot... Il donnera l'ordre au parlement de relâcher ces coquins, et le parlement obéira... Il vaut mieux nous venger nous-mêmes.

Cet avis parut sur le point de prévaloir. Les yeux caves, les physionomies maigres et livides de ces gens souffrants, rongés par la misère, n'exprimaient aucune pitié. Le chef de la conspiration se hâta encore d'effacer l'impression produite par cette proposition.

—Vous vous trompez, dit-il d'une voix ferme à celui qui venait de parler. Le roi, au milieu de sa puissance, n'oserait avouer qu'il a donné l'ordre de vendre le pain du peuple au poids de l'or... Ces misérables sont de ceux qu'on désavoue quand ils n'ont pas réussi. Le parlement contient des magistrats courageux et justes qui, vous le savez, ne reculeraient pas devant une lutte contre le roi lui-même... Demain, quand nous présenterons solennellement la preuve du crime, le parlement condamnera les coupables... Du moins on ne dira pas que le peuple s'est vengé de ses persécuteurs en les assassinant !

Un murmure approbateur accueillit ces paroles. Quelques-uns des accapareurs avaient repris un peu de courage en voyant quel système de légalité suivait les révoltés. L'un d'eux dit timidement à Prévot de Beaumont, peut-être afin de connaître toute l'étendue du danger :

—Ces preuves dont vous parlez, monsieur, n'existent pas. Ce pacte, qu'on nous reproche si amèrement, est une invention de nos ennemis ; vous vous repentirez de votre précipitation.

Le chef des conjurés jeta un regard de dédain sur son interlocuteur.

—Insensé ! reprit-il, aurais-je joué ma vie dans une pareille entreprise sans savoir ce que je faisais, sans m'être assuré de l'existence des preuves qui peuvent expliquer et excuser ma rébellion ? Ce traité existe, monsieur Perruchot, ajouta-t-il avec fermeté ; il est daté du 28 août 1765 ; il est signé de votre nom et du nom de quatre autres encore... Oh ! depuis

longtemps je travaille aussi, moi, pour la cause du peuple ! J'ai eu ma police aussi ; j'ai semé l'or, moi aussi, tout humble que je sois, et je possède des preuves claires, positives, dont j'aurais pu me servir pour vous écraser. Cependant elles ne me suffisaient pas encore ; ce n'est pas seulement le déshonneur d'une suspicion que je demande contre vous, mais une flétrissure entière, une condamnation publique. Je veux présenter à vos juges ce pacte abominable signé de vous, exécuté par vous, et dont vous avez encore dépassé la lettre sacrilège. Au moment où je vous parle, messieurs, le peuple est en marche pour saisir tous les papiers relatifs à vos infernales spéculations. Une troupe s'est portée chez vous, monsieur Gromot ; une autre chez vous, rue de la Jussienne, monsieur Peruchot ; une autre chez vous, monsieur de Gaumont, rue Notre-Dame-des-Victoires ; une autre chez vous, monsieur Malisset, dans la rue Saint-Laurent ; chez vous tous, tant que vous êtes ici, qui avez pris part à cet agio parricide... Et dans une heure, entendez-vous, ces preuves, que vous croyez enfouies dans les entrailles de la terre, seront entre mes mains, à moi, entre les mains du peuple que vous avez si honteusement dépouillé ; et, demain, elles passeront sous les yeux de vos juges... Oh ! toutes les mesures ont été bien prises !

— Nous sommes perdus ! dit un des financiers.

— Je l'avais prévu, murmura Rousseau, ce Beaumont est pour nous le génie du mal !

## VII

### LA TRAHISON.

En ce moment, un homme hors d'haleine et tout en sueur entra dans la salle. Il vint dire quelques mots à l'oreille de Prévot de Beaumont, qui pâlit involontairement.

— Êtes-vous sûr de cette nouvelle ? demanda le secrétaire du clergé.

Le messager fit un signe affirmatif.

Beaumont lui recommanda le silence par un geste.

— Mes amis, reprit-il en s'adressant aux gens du peuple qui avaient pris sans façon quelques morceaux sur la table et mangeaient avec avidité, je vais donner du courage à nos camarades, en leur apprenant le succès de notre coup de main... Pour vous, vous répondez sur vos têtes des personnes que je laisse à votre garde. Si le Pacte de famine, renouvelé de nos jours, existe depuis dix-huit ans, c'est que nous avons eu trop de patience... Il faut cette fois un exemple... Ces hommes, ajouta-t-il en tendant la main vers les financiers, vous les devez à la vengeance du pays.

— Ils ne nous échapperont pas ! dit-on de tous les points de la salle.

— Et ces femmes, demanda un des insurgés en montrant les malheureuses créatures tremblantes d'effroi, qu'en ferons-nous ?

— Ce sont peut-être des filles du peuple que le luxe a corrompues, dont le mauvais exemple a flétri le cœur... Disons-leur comme le Christ : Allez, et ne péchez plus !

Les femmes sortirent en silence, sans oser regarder derrière elles.

Prévot de Beaumont prit à part Boyrel, qui lui servait d'aide de camp.

— Je reçois des nouvelles fâcheuses, dit-il ; il est urgent que je m'assure par moi-même si nos gens ont réussi dans Paris... Boyrel, tu as de l'influence sur tes compagnons ; veille à ce qu'ils ne se rendent coupables d'aucun excès et qu'ils ne laissent pas échapper nos ennemis.

— Comptez sur moi.

— A demain donc ! dit Prévot de Beaumont aux autres avec assurance ; vous serez vengés et vous aurez du pain !

— Du pain ! du pain ! s'écria la foule comme pour le saluer.

Prévot de Beaumont partit avec l'homme qui venait de lui apporter des nouvelles.

Le calme et la confiance que le secrétaire du clergé avait montrés n'étaient pas dans son cœur. Sitôt qu'il fut hors de la petite maison, sa physionomie changea, et il demanda tristement au messager :

— Il est donc vrai, tout va mal ?

— Je le crains, monsieur. Je commandais la troupe qui s'est rendue chez le grand maître des eaux et forêts, rue Notre-Dame-des-Victoires. Je me suis approché en silence du côté de la place des Petits Pères, pendant qu'une autre troupe de cent hommes environ débouchait du côté de Feydeau. Nous nous croyions sûrs d'atteindre sans encombre la maison que nous devions attaquer, lorsque tout à coup nous avons vu des bouquets briller dans l'ombre ; des sentinelles nous ont crié : " Qui vive ? " Toute la rue était pleine de soldats.

— Cela est impossible, répliqua Prévot avec précipitation, vous vous êtes trompés ; la peur aura grossi les objets... Nous ne sommes pas trahis, nous ne pouvons pas être trahis ! Aucun homme du peuple ne serait assez lâche, assez insensé pour désertir ainsi sa propre cause !

Il n'eût hit un moment, et songea à Jérôme Picot ; mais il abandonna aussitôt cette pensée.

— Allons, cela est impossible encore, répéta-t-il en doublant le pas ; un père de famille si malheureux, un ouvrier sans ouvrage... son fils mort de faim !... Convenez que vous avez eu peur, continua-t-il en serrant avec force le bras du messager ; vous avez vu tout simplement le guet ; vous avez pris pour de véritables soldats les pauvres diables toujours battus qui le composent... Car enfin, continua-t-il, si nous étions trahis, serais-je libre, moi l'instigateur et le chef de ce coup de main ? Ne m'aurait-on pas arrêté dans la maison de Malisset, autour de laquelle sans doute on a placé beaucoup de gens de police ? Vous voyez pourtant que je puis encore leur tailler de l'ouvrage !

Tout en causant, on était entré dans Paris. Prévot heurtait et couloyait les passants, entraînant avec lui son compagnon, honnête père de famille, prudent et posé, quo la misère avait jeté dans ce complot.

— Écoutez, monsieur, dit cet homme avec la sagacité que donne l'expérience, la police aura reçu sans doute l'avis de la conspiration un peu tard, et aura couru d'abord au plus pressé. Or, comme je crois, ajouta-t-il en baissant la voix, qu'il valait mieux, pour elle et pour ceux qui lui commandent, de sauver les pièces accusatrices dont nous voulions nous emparer...

Un mouvement brusque de Prévot fit comprendre combien cette supposition lui semblait probable. Cependant il ne voulait pas croire au renversement de ses projets.

Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à la place des Petits Pères. Les lanternes ayant été brisées, une obscurité profonde y régnait. Au moment où ils approchaient d'une rue voisine, une voix s'éleva et criait :

— Qui vive ?... au large !

— C'est le guet, répétait de Beaumont, refusant toujours de se rendre à l'évidence.

Il essaya de passer outre, et répondit d'un air tranquille par la formule d'usage.

— Au large ! au large ! répéta la sentinelle.

Prévot résista : un coup de feu partit. A la lueur de la détonation, le jeune homme, qui n'avait pas été blessé, vit, comme on le lui avait annoncé, la rue pleine de soldats.

Il n'y avait plus moyen de se faire illusion ; les troupes venaient de prendre les armes et s'ébranlaient déjà pour s'emparer de ceux qui étaient cause de cette alerte. Prévot et son compagnon s'enfuirent et s'engagèrent dans des rues obscures, où ils pouvaient braver toute poursuite. Au bout d'un instant, Prévot s'arrêta.

— Je n'ai pas encore perdu tout espoir, dit-il avec une obstination courageuse. Nous avons encore les bureaux de la rue Saint-Laurent, ceux de la rue de la Jussienne et les autres... et si nous réussissons à prévenir la police sur un seul de ces points, nous pouvons nous relever... Frère, courons à la maison de Rousseau, rue du Petit-Bourbon... Là doit se trouver cette copie de l'acte que je voudrais acquérir au prix de tout mon sang.

L'homme du peuple secoua la tête.

— C'est inutile ; on m'a assuré qu'un régiment entier de cavalerie gardait les abords du quartier Saint-Sulpice.

—Allons toujours ! s'écria Prévot ; allons toujours ! Si nous ne faisons d'autre bien, nous empêcherons du moins quelques honnêtes gens de se compromettre sans résultat.

Le père de famille se laissa conduire ; il obéissait à un sentiment de pitié pour cet héroïque jeune homme, car il n'avait plus aucune espérance de succès.

Un moment après, ils débouchaient sur la place Saint-Sulpice. Elle était noire, et de loin semblait déserte ; mais un piétinement de chevaux, des cliquetis d'armes, un bruit confus de voix en disaient assez. Il y avait là, en effet, un régiment de cavalerie.

—C'est donc vrai ! murmura Prévot de Beaumont en laissant tomber ses bras d'un air accablé.

en sûreté nos prises. Ces soldats ont été purement passifs jusqu'ici ; mais, si je ne me trompe, ils ne tarderont pas à prendre l'offensive pour nous disperser et opérer des arrestations... Prévenons-les. Un de vous va courir à la petite maison de Malisset, faubourg du Roule ; il portera l'ordre à Boyrel de conduire les prisonniers chez moi, rue de la Barillerie. Là, Boyrel nous trouvera tous, car vous allez me suivre mes amis. Ces papiers dont la possession est si importante à cause du peuple, j'en possède quelques uns ; et s'ils ne suffisent pas pour faire condamner par le parlement les accapareurs, ils suffiront, du moins je l'espère, pour les flétrir et nous absoudre.

L'effet de ces paroles fut prompt et décisif. Quelques-uns



Des gens du peuple, qui rôdaient dans l'ombre, lui firent signe de les suivre à l'angle de la place.

—Quelle nouvelle ? demanda Prévot haletant.

—Tout est perdu à l'égard des bureaux, répondit un des rôdeurs tristement ; nous avons échoué. Les maisons des accapareurs sont protégées par des troupes nombreuses.

—Mais les accapareurs eux-mêmes sont en notre pouvoir ! s'écria Prévot. Malisset et ses compagnons sont nos prisonniers ; nous pouvons encore gagner la partie...

—Expliquez-vous.

—Est-il possible de réunir encore une centaine d'hommes courageux et dévoués ?

—Oui ; au premier appel beaucoup de nos amis vont accourir.

—Profitions donc des hésitations de la police pour mettre

des émeutiers hésitants à courir les hasards de cette nouvelle entreprise ; mais le plus grand nombre se rapprocha du secrétaire du clergé et lui dit avec détermination :

—Nous allons vous suivre !

Prévot sembla retrouver sa confiance, qui avait fléchi un instant.

—Marchons donc, mes amis, dit-il avec ardeur. Venez tous, et veillez bien sur moi, car je suis maintenant votre seul espoir.

Il prit le chemin des quais, entraînant à sa suite la foule électrisée.

VIII

LA CASSETTE.

Comme Prévot de Beaumont l'avait prévu, les troupes, qui

d'abord se tenaient sur la défensive, reçurent bientôt des ordres pour attaquer à leur tour et dissiper les rassemblements. La bande nombreuse qui accompagnait le secrétaire du clergé fut obligée de se fractionner plusieurs fois et de prendre des détours, afin d'éviter les patrouilles qui déjà se montraient dans toutes les directions. Les réverbères, assez mal entretenus à cette époque, éclairaient d'une lueur douteuse cette marche précipitée ; à chaque instant on rencontrait d'autres groupes qui s'enfuyaient. Les bourgeois paisibles, effrayés de ces bruits d'émeute, s'étaient enfermés dans leurs maisons. Cependant des lumières brillaient à presque toutes les fenêtres, malgré l'heure avancée de la nuit ; et sans doute, derrière les vitres, bien des yeux cherchaient à apercevoir furtivement ce qui se passait au dehors, bien des oreilles écoutaient les *Qui vive ?* des patrouilles ou les protestations des malheureux qu'on arrêtait.

Prévot de Beaumont, grâce à ses précautions et à sa prudence, évita les partis armés qui sillonnaient la ville, et on arriva à la rue qu'il habitait. Cette rue semblait encore plus sombre et plus déserte que les autres. Un inconnu, posté sous une porte cochère, semblait être seul debout dans ce quartier isolé ; il s'éloigna rapidement à la vue de cette bande tumultueuse.

Le chef des conjurés, sans faire attention à cet incident, s'arrêta devant sa demeure. Levant la tête, il aperçut de la lumière aux fenêtres de la salle où avait eu lieu, le soir même, une douloureuse scène avec sa famille.

—Attendez-moi ici, dit-il à ses compagnons, votre présence effrayerait une pauvre femme timide et un vieillard qui n'a plus le courage du patriotisme... D'ailleurs, toute réflexion faite, ma maison ne convient pas pour l'exécution de nos plans ; elle doit être étroitement surveillée, entourée d'espions... Il nous faudra conduire autre part nos prisonniers... Seulement il importe de nous munir des importants papiers que je vous ai promis ; un peu de patience !

Il tira de sa poche une clef avec laquelle il ouvrit la porte, et il laissa dans la rue la foule inquiète, après avoir recommandé de prendre garde à quelque surprise. Alors il monta l'escalier d'un pas égal et posé, comme s'il craignait, par une précipitation trop grande, de jeter l'alarme dans la maison.

Le calme qui y régnait lui sembla de favorable augure. Cependant il chercha à rasséréner son visage, pour augmenter encore la sécurité des personnes chères qui l'attendaient sans doute. Il traversa l'antichambre sans bruit, et entra dans la pièce où se tenait d'ordinaire la famille.

Tout était tranquille ; à la lueur d'une bougie qui brûlait sur la table, il vit son père endormi dans un fauteuil, la main encore étendue sur un in-folio, comme si ce sommeil eût résulté d'une assoupissante lecture autant que de l'épuisement de l'âme et du corps. Son fils dormait aussi dans un berceau entouré de rideaux de gaze, la douce haleine de l'enfant, l'haleine oppressée du vieillard alternaient au milieu du silence. Angèle veillait seule, assise devant le foyer presque éteint, son front était appuyé sur sa main ; la pâleur de ses joues faisait ressortir l'état fiévreux de son regard. Quand Prévot entra, elle poussa un cri de joie et se précipita dans ses bras.

—Mon père ! s'écria-t-elle avec transport, le voilà ! Il nous est rendu... Nos alarmes étaient fausses, voyez, mon père, c'est bien lui, il ne nous quittera plus maintenant !... Mon Dieu, je vous remercie !

Elle riait, elle pleurait, elle pressait son mari dans ses bras. Prévot était profondément ému de tant d'affection ; une grosse larme tomba de ses yeux.

—Calme-toi, Angèle, dit-il, pourquoi ces craintes, ma bien-aimée ? Ne dois-je pas toujours revenir auprès de toi, auprès de notre père, auprès de notre enfant ?

Angèle l'embrassa mille fois ; elle était folle de bonheur.

M. de Beaumont s'était éveillé lentement et écartait les cheveux qui couvraient en partie sa figure vénérable. Ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur Prévot, et oubliant, dans ce premier mouvement, les querelles de la soirée, il lui sourit avec bienveillance.

—C'est toi, mon fils ? dit-il.

Mais aussitôt la mémoire lui revint ; son visage changea ; un ton sévère remplaça cette douceur d'un instant.

—C'est donc vous, monsieur ? reprit-il. Après être resté sourd aux prières de votre femme, aux ordres de votre père ; après avoir joué leur bonheur et leur vie en même temps que les vôtres, vous venez sans doute réclamer votre pardon ?

—Oui, oui, pardonnez-moi comme elle ! dit Prévot de Beaumont en désignant Angèle. Monsieur, ajouta-t-il avec tendresse savez-vous combien est lourde la malédiction d'un père ?

Ces mots, dits avec mélancolie, semblèrent toucher M. de Beaumont. Il tendit la main à son fils.

—Soit, reprit-il d'une voix altérée, je révoquerai cette malédiction funeste, échappée dans un transport de colère, si vous voulez désormais vivre pour nous, pour nous seuls, si vous renoncez à ces projets insensés qui, j'en suis sûr, auraient des suites terribles.

—Je ne puis encore promettre ceci, mon père ; demain peut-être je reviendrai à vous pour toujours ; mais en ce moment... des devoirs impérieux m'appellent.

—Qu'est-ce à dire ? demanda le conseiller en retirant sa main.

—Mon Dieu ! toujours ces inexorables volontés ! s'écria Angèle éperdue ; pourquoi n'avoir donné tant de bonheur pour me le retirer si vite ! Où vas-tu, Prévot, à cette heure, par cette nuit noire ? Paris n'est pas tranquille ; il y a des émeutes, des soldats dans les rues... Mon ami, mon bien aimé, serais-tu donc au nombre des conspirateurs ?

—Vous oubliez ma fille, qu'il n'est pas prudent de vouloir le retenir, dit M. de Beaumont avec ironie.

Prévot baissa la tête sans répondre, et entra dans la chambre voisine pour y chercher les papiers dont il avait besoin. Au bout d'un moment il reparut, pâle, tremblant, les cheveux hérissés comme s'il venait de voir un spectre se dresser devant lui.

—La cassette, la cassette ! s'écria-t-il sans pouvoir s'expliquer davantage.

—Prévot, mon ange, mon mari, pardonne-moi ! s'écria Angèle en tombant à genoux.

—Eh bien ! ces papiers...

Elle désigna du doigt le foyer, où se voyait encore la forme légère des papiers réduits en cendres.

—Je les ai brûlés pour que tu renonces à tes projets de rébellion, pour que tu restes auprès de ta famille, dont le bonheur dépend de toi.

—Malheureuse, qu'as-tu fait ?

—Elle a agi par mon ordre, s'écria le vieux magistrat en se levant avec autorité.

Cette fois, Prévot regarda son père en face, et lui dit d'un ton hardi :

—Vous avez commis un crime, monsieur ; ces papiers appartenaient au pauvre peuple, qui avait fondé sur eux sa dernière espérance... Ah ! si vous n'étiez pas mon père, ce serait à mon tour de vous maudire !

Il tomba dans un fauteuil et resta absorbé dans sa douleur, quelques sanglots sortirent de sa poitrine. Toutefois cet abattement ne fut pas de longue durée ; bientôt il releva la tête ; son visage exprimait la plus sublimine résignation ; il dit avec un calme mélancolique à sa femme agenouillée devant lui :

—Relève-toi, Angèle ; votre punition à tous les deux sera bien cruelle, vous avez voulu me sauver, vous n'avez précipité dans l'abîme...

—Oh ! non, non, mon bien-aimé, laissez-nous croire...

—Je suis gravement compromis dans les événements de cette nuit... Ces papiers devaient être placés demain sous les yeux du parlement, et ils eussent suffi peut-être pour me justifier... Maintenant je n'aurai pas de jugo ; on étouffera ma voix entre les murailles d'une prison, comme celle d'un obscur agitateur... On n'osera pas faire disparaître sans un apparence de légalité un citoyen qui protestait contre un abus.

—Il a raison ! s'écria le conseiller avec réflexion, tout

recours à un tribunal est impossible à cette heure, la preuve des griefs légitimes étant anéantie... Mon Dieu ! n'ai-je vécu si longtemps que pour causer la perte de mon fils ?

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et demeurèrent étroitement embrassés.

—Prévo, s'écria la jeune femme, ils vont venir t'arrêter ; fuis, au nom du ciel ! fuis pendant qu'il en est temps encore...

—La peuple est en bas qui m'attend pour me fêtrer sans doute du nom de traître, dit le secrétaire du clergé de la même voix triste et résignée ; d'ailleurs, où me cacher que mes ennemis puissants ne sachent me découvrir ?

—Oh ! fuyez, fuyez ! reprit à son tour M. de Beaumont ; mon fils, cherchez à échapper quelques jours seulement à la captivité... Pendant ce temps, nous travaillerons à obtenir votre grâce ; nous irons nous jeter aux pieds du roi, nous l'implorerons, nous le supplierons...

—Il est trop tard, murmura Prévo en faisant signe d'écouter.

En effet, la rue, jusque-là silencieuse, retentit tout à coup de mille bruits divers. On entendit d'abord les pas précipités, d'une foule de gens qui s'enfuyaient, des cris de détresse, puis un galop de chevaux, des cliquetis d'armes, le roulement d'une voiture. On approcha avec grand fracas, on s'arrêta devant la maison même, et une voix prononça du dehors ces terribles paroles :

—Ouvrez, au nom du roi !

Quelques minutes plus tard, une nuée de gens de police et de soldats se précipitait dans la salle. A leur suite entra Malisset, dont la figure bouleversée rayonnait pourtant d'une joie infernale ; il était assisté d'un commissaire et d'un inspecteur de police.

—Vous êtes mon prisonnier, dit le commissaire au secrétaire du clergé ; rendez-moi votre épée.

Prévo obéit sans résistance.

—Montrez-moi la lettre de cachet, dit le pauvre vieux magistrat, qui ne voyait que la légalité pour défendre son fils.

Le commissaire exhiba un papier, timbré de la griffe royale, et signé de Duval, secrétaire de Tartines. Pendant ce temps, Malisset disait d'un ton insultant :

—Chacun son tour, monsieur le philanthrope ! Tout à l'heure c'était à nous de trembler devant vos goujats et votre canaille ; nous prenons notre revanche... Vous payerez cher, je vous jure, le quart d'heure que vous nous avez fait passer. Imprudent ! ajouta-t-il tout bas, vous oubliez que si nous sommes millions, nous, notre ami le lieutenant de police avait les yeux ouverts... quoique, en vérité, ajouta-t-il avec amertume, comme s'il se parlait à lui-même, il ait été bien lent à nous secourir !

—Nous n'avons connu que fort tard tous les détails du complot, monsieur, dit respectueusement l'inspecteur qui avait entendu ces dernières paroles ; il nous a fallu obtenir des ordres pour faire marcher les troupes, puis courir aux bureaux menacés, avant d'aller vous délivrer des mains de cette populace... Je vous l'assure, nous n'avons pas perdu de temps.

Le son de cette voix fit tressaillir Prévo : il regarda l'inspecteur avec attention.

—Jérôme Picot ! s'écria-t-il enfin.

L'agent de police sourit ironiquement.

—Oui, reprit-il, ce matin j'étais Jérôme Picot, le pauvre tisserand, le père de famille dont l'enfant est mort de faim. Ce soir, je suis l'inspecteur Marais, qu'on veut bien appeler, ajouta-t-il avec modestie, la plus fine mouche de la police de sûreté.

Prévo se détourna avec dégoût et dit seulement :

—Du moins ce n'est pas un homme du peuple qui a trahi la cause du peuple.

—Marchons, s'écria le commissaire, à qui M. de Beaumont venait de rendre la lettre de cachet avec un geste de désespoir.

—Je veux le suivre, dit Angèle en se précipitant dans les bras de son mari ; au nom du ciel, messieurs, ne nous séparez pas !

—Et votre fils ! et moi ! s'écria le vieux de Beaumont douloureusement.

Le commissaire et l'inspecteur Marais lui-même semblaient émus de pitié ; un signe de Malisset les rappela à leur devoir. On repoussa la pauvre femme, et on entraîna Prévo de Beaumont.

—Adieu, mon père... adieu, Angèle... adieu mon enfant ! s'écria-t-il d'une voix brisée ; que Dieu et le peuple vous pardonnent comme je vous pardonne moi-même !

Angèle trouva assez de force pour s'élançer vers son fils, que le bruit de cette scène avait éveillé ; elle le prit dans ses bras.

—Il te vengera ! s'écria-t-elle d'une voix perçante en l'élevant au-dessus de sa tête.

Un éclat de rire de Malisset lui répondit. M. de Beaumont reçut l'enfant dans ses bras, pendant que la mère tombait évanouie.

Quand elle revint à elle, des personnes de la maison lui prodiguaient des soins affectueux. Le conseiller sanglotait et tenait encore sur ses genoux le petit garçon, qui regardait avec étonnement ce désespoir de son aïeul. Malisset et quelques gens de police étaient encore là, occupés à fouiller dans les papiers du secrétaire du clergé.

—Allons ! il n'y a rien, dit enfin le surintendant d'un ton de regret ; on nous aura trompés...

Il se préparait à sortir, sans même jeter un regard sur ses malheureuses victimes, quand Angèle se dressa tout à coup, avec cette vigueur passagère que donne la fièvre.

—Où est-il ? demanda-t-elle.

—A la Bastille, et pour toujours ! dit le financier durement.

## X

## LA MANSARDE

Le soir du 13 juillet 1789, Paris était en alarmes. Le tocsin sonnait à toutes les églises, les tambours battaient ; de moment en moment, on entendait les coups de canon que l'on tirait pour tenir le peuple en éveil ; on voyait passer des troupes de bourgeois bizarrement armés et courant vers la Bastille.

C'était en effet ce vieux rempart, solide encore, de la féodalité que l'on allait attaquer. Ces bataillons, mal alignés, mal vêtus, mal disciplinés des faubourgs, s'avançaient vers la formidable prison d'Etat en poussant des cris de liberté. Plus d'un, parmi les révoltés, sentait encore son cœur se glacer, rien qu'à entendre ce nom sinistre de *la Bastille*. On se souvenait de tous les hommes énergiques engloutis, depuis quelques années, par la lugubre forteresse. On prononçait presque en tremblant le nom des martyrs qui avaient gémi derrière ces murs de douze pieds d'épaisseur. Le Parisien ne savait ni les souffrances du Masque-de-fer, ni les tortures de tant de grands seigneurs, victimes mortes et oubliées des siècles précédents ; mais il déplorait les douleurs de l'infortuné Masers de Latude, et le sort affreux d'un de ses défenseurs, Prévo de Beaumont, qui, disait-on, était mort depuis vingt-deux ans à la Bastille, après une courte incarcération à Vincennes.

Or, pendant que la ville entière était en rumeur, pendant que les femmes, les enfants, les vieillards suivaient, en marchant au pas du tambour, leurs maris, leurs pères, leurs fils enrégimentés pour la cause populaire, les habitants d'une mansarde de la rue du Temple semblaient prendre une vive part aux événements qui se préparaient. La propreté, ce luxe du pauvre, donnait au simple et modeste mobilier de la petite pièce où ils étaient réunis un caractère d'élégance et de bon goût.

Deux portraits en pied, richement encadrés, ornaient ce réduit. L'un représentait un vieillard en robe rouge de conseiller au parlement ; l'autre, un jeune homme vêtu de noir, à l'œil inspiré, au regard grave et fier à la fois. Au bas de cette dernière toile, on pouvait encore lire sur un écusson à demi

effacé, peut-être par des larmes : *Hommage à mon Angèle, le jour de sa fête le...* 1761. Evidemment, ces tableaux avaient pour leurs propriétaires un prix inestimable. C'était vers eux qu'on devait tourner les regards désignés dans la tristesse ; c'était à eux qu'on devait sourire dans les moments de joie. Les âmes de ceux qu'ils représentaient semblaient être les génies tutélaires de cet humble foyer.

L'aspect des habitants de la mansarde, où l'on devinait que le froid se faisait sentir en hiver, quoiqu'en ce moment l'air embrasé d'une soirée d'été circulât lourdement sous les combles, présentait le même contraste de noblesse et de pauvreté. C'était, d'abord, une femme de quarante-cinq ans environ, ses traits distingués, mélancoliques, disaient qu'elle avait été belle. Les souffrances, plus encore que l'âge, avaient dû creuser les rides de cette figure résignée. Quoique le costume de cette dame fût d'une étoffe commune, son extérieur trahissait une personne née pour le monde et l'opulence. Assise en face du portrait qui représentait un homme vêtu de noir, elle regardait les traits reproduits sur la toile, comme la Madeleine devait regarder le Christ du pied de la croix. Son visage était pâle ; des larmes coulaient sur ses joues, et ses lèvres murmuraient une prière. Debout près d'elle, et silencieux comme elle, un beau jeune homme contemplait aussi avec recueillement la peinture sacrée. Il portait l'uniforme des bas officiers des gardes-françaises, et sûrement il ne devait qu'à son mérite le grade dont il était revêtu, car ce grade ne s'achetait pas. Son épée, jetée négligemment sur une table voisine, semblait attendre d'être tirée du fourreau pour une grande cause. Enfin, un vaillant en veste grossière et en tablier de cuir se tenait à quelques pas, dans l'attitude du respect ; il s'appuyait d'une main sur un fusil rouillé, et retournait dans l'autre son chapeau orné d'une cocarde tricolore.

Cette contemplation pieuse semblait durer depuis quelques instants, quand la dame abaissa sur le jeune garde-français ses yeux pleins de larmes.

— Jules, s'écria-t-elle avec exaltation, te souviendras-tu que tu es le fils de Prévot de Beaumont, et que tu as à venger ton père !

— Oh ! je m'en souviendra, ma mère ! dit le soldat avec orgueil.

Madame de Beaumont, car c'était elle, sourit doucement. Ayant fait signe à son fils de s'approcher, elle lui dit d'un air solennel :

— Avant de te laisser partir, je te dois compte des motifs qui me poussent, moi pauvre femme, à te mettre les armes à la main, à t'exposer peut-être au sort du héros dont tu es le fils...

L'émotion la força de s'arrêter pendant quelques instants. Jules saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers. Elle reprit :

— Je t'ai parlé bien souvent, mon fils, de cette épouvantable nuit où je vis ton père pour la dernière fois. Tu étais encore presque au berceau, tu n'as pu en garder le souvenir ; mais, en ce moment terrible où l'on entraînait Prévot, je lui dis en te prenant dans mes bras : " Ton fils te vengera. " Ce vœu que j'ai fait en ton nom, Jules, c'est à toi de l'accomplir... Quand je le prononçai, j'étais riche encore, je ne savais pas qu'un jour cette cause du peuple deviendrait la mienne, que j'aurais aussi, et pour toi et pour moi, à déplorer la cherté du pain... Quoiqu'il en soit, ton père, en m'entendant prononcer ces paroles, nous regarda avec une suave espérance, sourit et s'abandonna à ses gardes... Depuis ce temps, Dieu et les pierres de quelque cachot savent seuls ce qu'il est devenu !

Jules de Beaumont essaya d'interrompre Angèle, dont ces souvenirs déchiraient le cœur ; mais elle continua :

— Ce n'est pas tout, mon enfant ; je te dois l'aveu d'une faute dont j'ai bien des fois demandé pardon à Dieu et à la mémoire de ton père. J'ai été très coupable, le jour où, voulant conserver à sa famille l'homme prédestiné qui avait une haute mission à remplir, j'anéantis les papiers dont la perte a causé tant de maux. Peut-être un pauvre vieillard, mort

depuis en gémissant des suites de ma faute (et Angèle jeta un regard sur un des portraits), pouvait-il réclamer une part dans la responsabilité de cet acte insensé, trop hardi pour une femme ignorante et soumise aux ordres de mon mari, comme je l'étais... Mon fils, c'est toi qui es chargé d'acquitter la dette de ton aïeul et la mienne envers ce malheureux peuple, qui depuis longtemps souffre la faim !

— Et je l'acquitterai, ma mère ; je l'acquitterai, je vous le jure.

— Tu sais le reste, Jules ; à cette époque, déjà si éloignée de nous, je voulus plusieurs fois aller me jeter aux pieds du roi pour lui demander la grâce de mon infortuné mari ; je ne pus jamais pénétrer jusqu'au trône. Je me disposais à renouveler mes tentatives, quand on vint brutalement m'annoncer que ton père était mort en prison. On s'empara de tout ce qu'il possédait ; on nous chassa de cette maison où tu étais né. Je fus forcée de me retirer dans cette mansarde, avec une modique rente qui est toute ma fortune, et ces deux portraits, arrachés au prix de mes derniers bijoux à la rapacité de nos persécuteurs... Ce fut alors, mon fils, continua la pauvre femme en levant les yeux sur le vieil ouvrier d'un air affectueux, que cet excellent Boyrel, l'ami et le compagnon de ton père, vint nous trouver, nous offrit ses secours... Il nous a aidés du travail de ses mains quand nos ressources ne pouvaient suffire à nos besoins, lui père de famille, et qui avait aussi de son côté à lutter contre la misère !

Boyrel voulut parler ; mais la voix de madame de Beaumont était si vibrante, si plaintive ; sa douleur avait un tel caractère de grandeur et de majesté, qu'il n'osa l'interrompre.

— J'ai dû te rappeler ces faits, mon fils, reprit-elle, afin qu'au moment de combattre les persécuteurs de ton père, tu comprennes tous tes devoirs, et aussi, Jules, pour que tu saches par quel douloureux sacrifice je veux expier mes fautes. Je n'ai que toi, mon fils, pour tout bien, pour toute gloire et toute espérance, et je t'envoie peut-être à la mort !

Cette fois son courage de femme spartiate se brisa : elle laissa échapper des sanglots.

— Non, ma mère, non, je ne mourrai pas ! s'écria le jeune garde-français en la pressant sur son cœur ; Dieu serait injuste de vous priver ainsi un à un de tous ceux que vous avez aimés sur terre... Je reviendrai près de vous, je reviendrai bientôt, et cependant j'aurai vengé mon père, j'aurai purifié de mes larmes la pierre du cachot où il a rendu le dernier soupir.

— Allons, courage, morbleu ! dit à son tour le vieux Boyrel d'un ton cordial, quoique rude : toutes les balles et tous les boulets n'arrivent pas à leur destination, que diable !... D'ail leurs, madame, ajouta-t-il en haissant la voix et en se rapprochant d'Angèle, M. Jules ne manquera pas d'amis... Pour ma part, je sais combien il est bouillant et emporté ; je veillerai sur lui, soyez-en sûre.

— Oh ! oui, veillez sur lui, dit Angèle, en joignant les mains ; mettez le comble à vos bienfaits en le protégeant dans les combats comme vous l'avez protégé dans les misères de son enfance. N'oubliez pas qu'il est le dener de la veuve dans cet impôt d'enfants généreux que chaque mère paye aujourd'hui à la patrie.

— Je n'oublierai jamais, interrompit Boyrel, qui sentait combien ces épanchements affaissaient le courage. Allons, monsieur, continua-t-il en prenant son fusil et en se tournant vers Jules de Beaumont, il est temps d'aller retrouver nos camarades, ils sont si impatients, qu'ils commenceraient sans nous... Et vous, madame, bon espoir ! Qui sait, ajouta-t-il, comme entraîné par une idée dominante, quels secrets nous découvrirons derrière les vieilles murailles de cette prison d'Etat ? Qui sait si des morts ne se lèveront pas, comme par miracle, du fond de ces cachots obscurs ? On raconte d'étranges choses sur la Bastille, et peut-être...

— Que voulez-vous dire ? s'écria le garde française.

— Eh bien ! reprit Boyrel en étudiant l'effet de ses paroles, si l'on en croit certains bruits répandus depuis peu, il serait possible que l'on trouvât dans les caveaux de la Bastille bien

des vivants qui ont disparu, et dont les familles ont reçu les extraits mortuaires. Sans vouloir donner des espérances peut-être vaines...

—Malheureux, vous allez la tuer avec vos récits incroyables ! s'écria Jules en courant pour soutenir sa mère qui chancelait ; et moi, ajouta-t-il en portant la main à sa poitrine, voulez-vous donc que mon cœur se brise à force de battements ?

—En effet, ceci est conte absurde, dit brusquement l'ouvrier, je suis fou de vous rapporter de semblables propos... Partons, partons ! interrompit-il précipitamment.

Il allait entraîner Jules, quand un nouvel événement vint attirer son attention.

Tandis que le jeune de Beaumont faisait ses adieux à sa mère, une rumeur s'était élevée dans la rue en face de la maison. Bientôt des imprécations, des menaces proférées par mille voix irritées, montèrent jusqu'à la mansarde où se passait la scène que nous venons de raconter. Boyrel connaissait de loin le bruit de l'émeute, comme le marin connaît le bruit de la mer ; il courut à la fenêtre.

—Un rassemblement, dit-il, vient d'arrêter en face même de cette maison une magnifique voiture un homme âgé en descend... Il est bien vêtu, mais son chapeau m'empêche de voir ses traits.

—A mort l'aristocrate ! A la lanterne l'accapareur de blés ! hurla la foule avec rage.

Boyrel se retourna vivement vers madame de Beaumont et vers son fils.

—Vous l'entendez, dit-il avec une joie cruelle ; un de ces misérables vient de tomber entre les mains du peuple ; on l'aura reconnu sans doute pendant qu'il fuyait... que justice se fasse, puisque le jour de la justice est venu !

—Oui, que justice se fasse ! cria Jules.

Et il cherchait à éloigner sa mère de la fenêtre.

—Cependant, dit Angèle en frémissant, si l'on s'était trompé, si l'on avait pris pour un accapareur de blés quelque paisible bourgeois...

Elle n'avait pas achevé ces mots, que des pas rapides se firent entendre dans l'escalier. Tout à coup la porte s'ouvrit. un homme s'élança, pâle et hors d'haleine, dans la mansarde, en s'écriant d'une voix suppliante :

—On me poursuit, sauvez-moi !

Comme l'avait dit Boyrel, c'était un homme âgé, richement vêtu. Son air égaré, ses habits en désordre, attestaient l'effroi dont il était saisi. Il n'avait plus d'épée, et une cocarde tricolore, qui ornait son chapeau, montrait jusqu'à quel point il était disposé à céder aux exigences du moment.

X

LA RÉVÉLATION

Quoique le nouveau venu ne parût pas bien redoutable, Boyrel attacha sur lui pendant quelques secondes un regard magnétique. Tout à coup il porta son fusil à l'épaule ; on eût dit un chasseur ajustant la bête fauve qui vient de se lever sous ses pas.

Madame de Beaumont poussa un cri d'effroi.

—Boyrel, ce serait un lâcheté ! dit Jules en avançant le bras pour détourner le coup.

Il n'en eut pas besoin. Une réflexion, aussi rapide que l'éclair, avait fait changer la détermination au vieil ouvrier. Il laissa tomber son fusil, se précipita sur l'inconnu et le saisit avec violence par le collet de son habit.

—Tu ne nous échapperas pas cette fois ! cria-t-il d'une voix tonnante en le secouant comme un roseau.

Le malheureux tomba sur ses genoux.

—Boyrel, dit le garde-français en cherchant à dégager le suppliant des mains de l'ouvrier, vous êtes trop cruel dans votre haine ! Si cet homme est un de nos ennemis, comme vous paraissez le croire, livrez-le au peuple qui le cherche ; mais que son sang ne coule pas sous les yeux et dans la demeure de ma mère.

—Ce sang, versé ici, serait une juste et légitime expiation ! s'écria Boyrel ; monsieur Jules, savez-vous pour qui vous demandez grâce ?

—Oh ! je suis un honnête homme, un bon patriote, je vous le jure ! dit l'inconnu ; on m'a pris pour un autre... Je suis l'ami du peuple, moi... Ils viennent ! continua-t-il en désignant l'escalier où se faisait déjà entendre un bruit confus de voix et de pas ; ils me tueront ! sauvez-moi... je suis un honnête homme.

—Infâme ! vous, un honnête homme ? Vous ne savez donc pas chez qui vous êtes, monsieur Pierre Malisset ?

Ce nom retentit comme un éclat de la foudre sur la tête des assistants. Madame de Beaumont se leva, et désigna du doigt le financier prosterné :

—C'est lui, mon fils, s'écria-t-elle ; que ton père me pardonne de n'avoir pas reconnu d'abord un de ses assassins !

Mais, effrayée de la sentence qu'elle venait de porter par ce geste et ces paroles, elle retomba sur son siège en se couvrant les yeux.

—Pierre Malisset ! répéta Jules de Beaumont.

Il bondit et tira son épée, qui flamboyait moins encore que ses yeux.

La foule cherchait Malisset et se rua dans la chambre. Des hommes armés de leur seule colère, des femmes aux cheveux épars, des enfants même, envahirent cette étroite mansarde pour s'emparer de l'ennemi commun.

—Le voilà ! disait-on ; c'est Malisset ! C'est ce brigand qui a si longtemps affamé le peuple ! A mort ! à la lanterne !

Des mains, crispées par la rage, se tendirent vers le financier.

Mais Boyrel ne l'avait pas lâché ; il repoussa par un effort énergique le jeune de Beaumont qui voulait frapper l'assassin de son père, la foule qui voulait mettre en pièces un de ses plus cruels ennemis. Il traîna Malisset devant le portrait de Prévot de Beaumont, comme pour le mettre sous la sauvegarde de cette sainte image.

—Silence et arrière tous ! s'écria-t-il d'une voix qui domina le tumulte et les vociférations ; si je n'avais besoin que cet homme eût encore quelques instants, aurais-je laissé à d'autres le soin de le punir ?

—Non, pas de retards ! répondit-on de tous côtés ; vous êtes des traîtres, vous voulez le sauver !

—Qui ose appeler traîtres, dit Boyrel, le fils et l'ami de Prévot de Beaumont, dans la maison de Prévot de Beaumont, en présence de la veuve de Prévot de Beaumont ?

A ce nom révéral, la foule recula avec respect. L'ouvrier jouit un moment de ce triomphe.

—Mes amis, reprit-il avec chaleur, j'ai conservé la vie à ce misérable parce que j'attends de lui d'importantes révélations... J'ai voulu apprendre de sa bouche ce qu'il a fait, lui et ses infâmes complices, de l'homme sublime dont vous voyez ici le fils et la femme.

Cette question produisit sur Malisset l'effet d'une pile galvanique sur un cadavre. Il se releva, et, s'appuyant contre la muraille, demanda timidement :

—Et si je répons avec sincérité, si je vous apporte de bonnes nouvelles au sujet de celui dont vous me parlez, dites, me ferez-vous grâce ?

La foule resta muette. Angèle, dans un élan d'enthousiasme, courut vers le financier. Le peu de mots qu'il venait de prononcer lui avait donné de bien douces espérances.

—Parlez, monsieur, s'écria-t-elle, dites-moi qu'on m'a trompée, qu'il existe encore !... Dites cela, et, je vous le jure, vous serez libre ; je me traînerai, à deux genoux s'il le faut, devant ces braves gens pour leur demander votre vie, et ils ne me la refuseront pas.

—Et moi, dit le garde-français en élevant son épée, je pourrais, je crois, vous défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, si vous m'appreniez que mon père vit encore !

—Il est encore vivant, répliqua Malisset en se redressant. Et il osa pour la première fois regarder la foule.



Des cris de joie et d'étonnement s'échappèrent de toutes les bouches. Angèle tomba évanouie dans les bras de son fils.

Le premier mouvement de trouble et d'agitation passé, Boyrel, qui faisait les fonctions de juge instructeur devant le tribunal populaire, reprit en s'adressant à Malisset :

— Ne nous trompez pas, monsieur, malheur à vous si vous mentez !... Où est à présent Prévot de Beaumont ?

Malisset se tut pendant quelques secondes, hésitant entre deux écueils également redoutables ; mais il pensa sans doute qu'en face d'une révolution, les secrets d'Etat ne pouvaient plus être des secrets : le danger le plus pressant l'emporta.

— M. Prévot de Beaumont est encore à la Bastille, dit-il enfin.

— Vous l'entendez ! s'écria Jules en courant vers la porte ; mes amis, à la Bastille !

Boyrel l'arrêta.

— Vous ne savez pas encore si cet homme ne ment pas, enfin de se sauver, dit-il ; laissez-moi poursuivre.

Jules de Beaumont revint près de sa mère ; elle le remercia par un sourire d'avoir été oubliée dans cet élan d'amour filial.

— Monsieur, reprit Boyrel en se tournant vers Malisset, il nous faut la vérité et la vérité entière... Prenez-y garde ! Nous voulons connaître le sort de notre défenseur à partir du jour de son arrestation. Parlez avec franchise, puisqu'on vous a promis de vous pardonner à ce prix. Nous le savons bien, on n'a pas eu de pitié pour l'ennemi des accapareurs... Nous ne vous croirions pas si vous disiez qu'on l'a traité doucement.

Malisset promena des regards inquiets sur ceux qui l'entouraient. Comme l'avait dit Boyrel, un mensonge n'aurait pu abuser les assistants ; d'un autre côté, la vérité nue était peut-être de nature à soulever contre lui quelque nouvel orage. Il se résigna pourtant à dire la vérité, d'autant plus que, dans le désordre d'esprit où il était, il n'avait pas le temps de préparer un mensonge.

— M. Prévot de Beaumont, balbutia-t-il, avait commis un de ces crimes que certains gens haut placés ne pardonnent pas. Sans se douter peut-être de l'importance de son entreprise, il avait menacé une institution sans laquelle, malheureusement, l'Etat ne pouvait plus se soutenir à cause du déplorable état des finances. Le traité des blés du roi...

— Le pacte de famine ! hurlèrent les assistants.

— Le pacte de famine donc, puisqu'il vous plaît d'appeler ainsi cet acte financier, était un de ces secrets auxquels on ne doit pas toucher sous peine de haute trahison... Or, Prévot de Beaumont savait tout ce qui était relatif à cette affaire. Il n'avait pas besoin de fournir par l'appel aux armes un prétexte à son arrestation ; le jour où il avait laissé seulement soupçonner son hostilité contre nous, il était perdu. Aussi ne faut-il pas s'étonner des rigueurs exercées contre lui dans les cinq prisons qu'il a successivement traversées...

— Cinq prisons ! répéta Angèle en levant les mains au ciel.

— Dites tout ! s'écria Jules.

— Oui, cinq prisons, reprit Malisset de plus en plus convaincu que la vérité pouvait seule le sauver parce qu'elle ne serait pas suspecte à ses auditeurs ; d'abord il a été conduit à Vincennes. Là, on l'a enchaîné par le milieu du corps, dans un cachot obscur ; il couchait sur une planche, sa nourriture se composait de deux onces de pain et d'un verre d'eau par jour.

Un cri d'horreur s'éleva dans l'assemblée.

— Oh ! je repousse la responsabilité de semblables cruautés, continua le financier. Je vous l'ai dit, d'autres plus puissants et plus vindicatifs ont accompli cette épouvantable vengeance. Je suis un homme paisible, depuis que je me suis retiré des affaires, je vis dans la retraite...

— Et vous jouissez des richesses que vous nous avez extorquées liard à liard ! dit une voix menaçante.

Malisset feignit de n'avoir pas entendu cette interruption.

— Plus tard, reprit-il, cherchant à abrégier ce pénible interrogatoire, M. de Beaumont a été transporté à la Bastille, où il

a souffert les mêmes traitements qu'à Vincennes... De là, il a été envoyé à Charenton, et confondu avec les malheureux fous de cette maison, puis à Bicêtre, où il a été confondu avec les assassins, enfin il a été ramené à la Bastille, et il y a été oublié.

— Mais, demanda madame de Beaumont en faisant un effort pour prononcer quelques paroles, que signifie cet extrait mortuaire, cette confiscation de nos biens ?...

— On savait, madame, que vous aviez le projet d'aller vous jeter aux pieds du roi pour lui demander la grâce de votre mari ; il fallait à tout prix prévenir cette démarche ; elle eût été un scandale public.

— Ou plutôt les ennemis implacables de Prévot craignaient que le roi ne fût grâce.

— Le roi ne le pouvait pas, madame ; le roi savait tout, et tout se faisait par son ordre.

— Vous l'entendez ! s'écria Boyrel en regardant la foule.

Des imprécations s'élevèrent contre le feu roi Louis XV le Bien-Aimé.

— Eh bien ! comment Turgot et Necker, qui, dit-on, étaient des ministres probes et honnêtes, n'ont-ils pas rendu la liberté à l'infortuné Prévot ? demanda un des assistants.

— Turgot et Necker avaient annoncé en arrivant au pouvoir qu'ils feraient pendre les accapareurs, qu'ils déchireraient le Pacte de famine... Mais il y a quelque chose de plus puissant que les ministres et même que les rois, c'est la nécessité d'Etat. Le Pacte existe encore, et Prévot de Beaumont est encore à la Bastille.

Malisset s'arrêta, attendant avec inquiétude de nouvelles questions.

— Voyez-vous cet homme ? s'écria Boyrel en désignant le financier ; il vient de faire pour la révolution le plus beau plaidoyer qui soit jamais sorti d'une bouche humaine !... Avec de semblables récits un peuple peut transporter des montagnes.

— Laissez-moi donc retourner chez moi, demanda Malisset timidement.

— Qu'il parte ! dit une voix ; sa franchise l'a sauvé pour aujourd'hui ; nous verrons plus tard !

Une demi-heure après, Boyrel, qui venait d'accompagner Malisset jusqu'à sa voiture pour le défendre contre les émeutiers, rentra dans la mansarde. La foule s'était retirée ; madame de Beaumont et son fils, agenouillés devant le portrait de Prévot, priaient toujours et pleuraient, mais cette fois de bonheur et d'espérance.

— Enfant, dit Boyrel de sa voix rude, votre père vous attend à la Bastille.

— Mon père ! s'écria Jules ; je croyais avoir à le venger, j'ai à le sauver... marchons !

Il embrassa sa mère et suivit Boyrel.

## X

### LE COMBAT.

Le lendemain, dès le matin (14 juillet 1789), une foule immense était réunie devant la porte principale de la Bastille. Le temps était beau, le ciel pur ; le soleil brillait de tout son éclat. Ce chaud soleil des jours caniculaires, qui brûle les cerveaux et fait fermenter dans les âmes les passions destructives, n'avait pas, cette fois encore, manqué son effet sur la population parisienne, elle s'agitait menaçante autour de la forteresse.

Le vieil et noir édifice ne s'était pas encore ému de cet orage prochain. Ses neuf tours s'élevaient toujours fièrement, avec leur couronne de créneaux, avec leur ceinture de murailles et de fossés. Pas un soldat ne se montrait aux petites fenêtres ouvertes çà et là comme des meurtrières : on eût dit que la Bastille voulait se défendre seulement par l'épaisseur de ses murs, par la masse imposante de sa construction, *mole sua*. Son pont-levis était levé ; ses canons, bourrés de mitraille,

dormaient immobiles au haut des plates-formes : elle attendait.

A midi, pas un seul coup de fusil n'avait encore été tiré. Le peuple et la Bastille, comme deux adversaires géants, se mesuraient du regard, sans qu'aucun d'eux osât attaquer l'autre le premier.

Tout à coup une troupe déboucha bruyamment par la rue de la Cerisaie.

—Vingt-sept mille fusils et des canons sont au pouvoir du peuple ! dit un des nouveaux venus d'une voix joyeuse. Que ceux qui n'ont pas d'armes aillent en chercher à l'hôtel des Invalides !

Un hurra accueillit cette grande nouvelle, et une partie de la foule se précipita vers le boulevard, en poussant déjà des cris de triomphe.

Cependant, une petite bande de gens déterminés et bien pourvus d'armes s'était cantonnée près de la place ; elle ne sembla pas s'apercevoir de l'espèce de mouvement rétrograde occasionné par cette désertion momentanée. Jules de Beaumont et Boyrel, qui en étaient les chefs, s'entretenaient à demi-voix d'un projet hardi qu'ils méditaient, quand un de ces personnages qui jouent dans les émeutes le rôle de la mouche du coche s'approcha du jeune soldat, et lui dit avec brusquerie :

— Est-ce ici votre place, monsieur ? Ne devriez-vous pas être avec vos camarades, les gardes françaises ?... Ils sont chargés d'amener les canons que nous venons de prendre aux Invalides !

Jules de Beaumont ne bougea pas.

—Moi m'éloigner un seul instant ! s'écria-t-il, oubliant dans sa préoccupation filiale que l'interlocuteur n'était pas dans la confidence de ses secrets ; moi perdre de vue une minute ces murailles derrière lesquelles gémit mon père !... Monsieur, ajouta-t-il avec chaleur en montrant une des grosses pierres sur lesquelles s'abattait le pont-levis, j'ai passé la nuit sur le seuil de la Bastille pour qu'on ne me ravisse pas le trésor qu'elle renferme... Mon poste est là, au premier rang, et vous allez voir que je ne reculerai pas.

Un ouvrier de la bande de Boyrel parut, tenant à la main deux de ces lourdes haches dont se servent les charpentiers pour équarrir les poutres. Boyrel en prit une, Jules de Beaumont s'empara de l'autre.

En avant du pont-levis, sur les bords extérieurs du fossé, s'élevait un corps de garde abandonné par la garnison, qui s'était retirée dans la forteresse ; le toit du corps de garde pouvait être atteint facilement, et de là on se trouvait à portée d'abattre les chaînes du pont. Ce fut vers ce bâtiment que se dirigèrent Boyrel et son pupille. Jules, lesté, ardent, eut promptement escaladé le toit, et s'élança vers le point le plus rapproché des chaînes, en brandissant sa pesante hache. La foule attentive ne savait encore dans quel but ces deux hommes s'exposaient à recevoir, presque à bout portant, le feu des assiégés.

Boyrel allait frapper la chaîne du pont ; Jules de Beaumont le retint par le bras.

—Au nom de mon père ! s'écria-t-il, laissez-moi porter le premier coup à la Bastille.

Et sa hache s'abattit sur les énormes anneaux de fer : Boyrel l'imita. Les coups des deux audacieux se firent entendre, à intervalles égaux, par-dessus le tumulte, et se prolongèrent dans les vastes cours de la prison d'Etat.

Une terreur panique s'empara de la foule. On venait de voir des fusils sortir des meurtrières ; les artilleurs se montraient au haut des tours, agitant des mèches allumées au-dessus de leurs pièces. La plupart des assaillants prirent la fuite, épouvantés par cette démonstration.

— Ces gens-là sont fous ! dit le meneur en jetant loin de lui son beau fusil neuf afin de courir plus vite ; par leur précipitation, ils vont nous faire massacrer !

D'autres, plus généreux, poussèrent des cris pour avertir Jules et Boyrel du péril ; Jules et Boyrel ne semblaient rien

entendre. Les soldats qui venaient d'apparaître tout à coup aux fenêtres, aux meurtrières, derrière les créneaux, proférèrent des menaces, en leur ordonnant de descendre de leur poste au plus vite ; mais les téméraires, sans se déranger, sans même tourner la tête, continuaient leur bruyante besogne, frappant en cadence les chaînons de fer qui commençaient à céder.

—Retirez-vous, ou vous êtes morts ! cria une voix du haut d'une tour.

Jules et Boyrel frappèrent à la fois un coup plus puissant que les autres ; les chaînes se rompirent, le pont tomba avec un bruit épouvantable, livrant aux assiégeants l'entrée de la première enceinte de la Bastille.

—Vive la liberté ! cria le peuple en s'avançant au milieu du nuage de poussière que cette chute venait de produire.

—Mon père ! mon père ! dit Jules de Beaumont.

Il jeta sa hache devenue inutile, et s'élança dans l'avant-cour, où déjà se ruait la foule. Une effroyable décharge de mousqueterie se fit entendre ; Jules s'empara du fusil d'un homme blessé mortellement à ses côtés, et quand Boyrel vint joindre son pupille, le combat était définitivement engagé entre la garnison de la Bastille et la population parisienne.

On connaît les événements de cette mémorable journée ; à cinq heures, la Bastille était prise.

Pendant la lutte, Boyrel et Jules de Beaumont ne reculèrent pas. Entourés de quelques ouvriers, parents ou amis du vieux Boyrel, on les vit continuellement charger et décharger leurs armes ; sans s'inquiéter de ceux qui tombaient autour d'eux ; ils semblaient puiser leur ardeur dans ce nom magique de Prévot de Beaumont, qu'il prononçaient parfois en jetant aux échos de la prison féodale le bruit d'une explosion nouvelle. Néanmoins Boyrel n'avait pas oublié les prières de la mère de Jules ; souvent il le prit par le bras pour lui faire éviter une balle, souvent il couvrit de son corps le jeune soldat que son courage emportait trop loin. L'homme du peuple continuait d'acquiescer la dette du peuple envers la courageuse famille de Beaumont.

Jules fut encore le premier à pénétrer dans l'intérieur de la forteresse, aussitôt que le second pont-levis eut été abattu ; mais Boyrel, quoique échauffé par le combat, s'arrêta sur le revers extérieur du fossé. Il appela l'ouvrier qui avait précédemment apporté des haches, et lui donna une mission pour madame de Beaumont, dont il devinait les mortelles inquiétudes.

Jules, entraîné par son impatience filiale, avait traversé la cour, sans faire attention à la scène de terreur et d'extermination dont elle était le théâtre ; il ne voyait rien dans ce moment suprême où il allait enfin apprendre le secret de l'impitoyable Bastille, à l'égard de ce père qu'il vénérât comme Dieu et dont il n'avait jamais vu que l'image. Un escalier était devant lui ; il le franchit avec rapidité, fit tourner sur ses gonds rouillés une porte en chêne de vingt pieds de haut ; alors une longue suite de corridors humides et obscurs se montra devant lui.

Sans s'arrêter pour réfléchir ou pour chercher un guide, il s'élança dans ce dédale de galeries et de cachots. A mesure qu'il s'avancait, l'obscurité et le silence devenaient plus profonds. Bientôt il n'entendit plus ces cris effrénés, ces coups de fusil qui retentissaient encore dans le lointain : les murs de la Bastille étouffaient le tumulte du dehors, comme ils avaient si longtemps étouffé les soupirs du dedans.

—Prévot de Beaumont ! Prévot de Beaumont ! criait-il d'une voix forte.

Il s'arrêta pour écouter si quelque plainte, quelque gémissement répondrait à cet appel. Sa voix se prolongea dans la profondeur des corridors, un écho sec répéta encore quelques instants le bruit de ses pas ; puis tout retomba dans un silence sépulcral.

## XII

## LE CACHOT.

Tout à coup, à l'anglo d'une galerie basse plus effrayante que les autres, le garde-française aperçut une porte donnant accès dans les souterrains du château. Une lampe, à demi éteinte faute d'huile, éclairait faiblement les premières marches d'un escalier qui semblait descendre dans les entrailles de la terre. Son cœur se serra à cette vue, on eût dit l'entrée d'un tombeau. Mais le souvenir de son père lui rendit force et courage.

— Il est là ! murmura-t-il en courant vers les souterrains.

Il s'enfonçait déjà dans ce gouffre méphitique et ténébreux, quand un bruit confus se fit entendre à l'autre bout de la galerie. Bientôt il reconnut Boyrel, accompagné de quelques-uns de ses compagnons qui s'étaient munis de flambeaux. Au milieu d'eux marchait un porte-clefs qu'ils avaient amené de force pour leur servir de guide. Boyrel courut vers son pupille, et voulut lui faire des reproches de l'avoir quitté un moment.

— Boyrel, interrompit l'impétueux Beaumont, un seul mot : mon père...

— Il vit, il est là ! répondit le vieil ouvrier en désignant l'entrée du souterrain.

— C'était Dieu qui me conduisait ! s'écria Jules.

On se mit à descendre l'escalier tortueux et glissant des cachots. Tout en marchant sous ces voûtes noircies par le temps et la fumée des lampes, Jules demanda au porte-clefs dans quel état ils allaient trouver son père.

— Oh ! il se portebien, celui là ! dit le geôlier d'un ton adouci par la terreur que lui inspirait la victoire du peuple : c'est un de ces corps de fer qui usent les prisons... Cependant, ajouta-t-il avec un geste expressif, quelquefois la tête...

— Oh ! mon Dieu ! serait-il devenu insensé ?

Le geôlier, sans s'expliquer davantage, s'arrêta devant une porte basse, dont il chercha longtemps la clef dans l'énorme troussseau suspendu à sa ceinture. La minute qui s'écoula pendant cette recherche parut un siècle aux assistants. Lorsque la porte s'ouvrit, tous se précipitèrent dans le cachot ; Jules s'avança, les bras tendus vers le prisonnier, mais il s'arrêta aussitôt frappé d'horreur.

A la lueur des torches que portaient ses compagnons, car le jour pénétrait seulement dans ce souterrain par un étroit spirail, il aperçut, gisant sur un peu de paille, une pauvre créature qu'écrasait le poids de ses chaînes. C'était un vieillard maigre, jaune, aux membres roidis par l'humidité du cachot. Il était vêtu d'un de ces sarraux de toile grossière, costume ordinaire des prisonniers de la Bastille. Une longue chevelure blanche, une barbe blanche presque aussi longue que la chevelure, empêchaient de voir son visage sillonné de rides. Il porta péniblement à ses yeux sa main décharnée, comme si l'éclat subit des lumières eût blessé sa vue.

— Qui est là ? demanda-t-il d'une voix cassée et traînante.

Jules, revenu de son premier mouvement de surprise et de terreur, allait s'élaner vers le prisonnier et lui prodiguer les noms les plus doux, Boyrel, voyant quels ménagements nécessitaient la faiblesse physique et morale du malheureux, retint par le bras l'impétueux jeune homme et lui fit signe de se taire. Jules obéit avec effort à cette injonction, dont il sentait l'importance. Tout le monde se tut à son exemple.

Boyrel, dont les yeux étaient pleins de larmes, se mit à genoux devant Prévot.

— Ami, soupira-t-il, c'est la liberté.

Le prisonnier ne répondit pas ; mais une expression de béatitude céleste se montra sur son visage, comme si un ange se fût penché sur lui pour glisser à son oreille des consolations divines.

— Vos sens ne vous trompent pas, Prévot de Beaumont, continua Boyrel, devenant sa pensée ; c'est un homme qui vous parle, c'est un frère...

— Qui êtes-vous donc ? demanda Prévot après un nouveau silence.

— Je suis, dit le vieux charpentier avec un accent solennel, je suis un envoyé du peuple que vous avez tant aimé... et je viens vous dire : Prévot de Beaumont, levez-vous, vous êtes libre !

Prévot sembla retrouver une partie de sa mémoire ; il s'agitait sur la paille.

— Cet appel, je l'ai attendu bien longtemps, dit-il, et il n'est pas venu... Maintenant il est trop tard ; je suis brisé... Ils ont tué en moi, et l'âme qui pense et le corps qui agit... Voyez, je ne peux plus me lever à la voix du peuple, et mes souvenirs sont confus... Oh ! aidez-moi donc ! aidez-moi donc ! continua-t-il, en s'agitant comme s'il voulait réveiller son intelligence engourdie par tant d'années de souffrances.

Boyrel ordonna au geôlier de lui ôter ses fers, et pendant que Jules l'aidait dans cette pieuse occupation, il fit boire au prisonnier quelques gouttes d'une potion cordiale qu'il avait eu soin d'apporter. Prévot, qui jusque-là avait tenu sa main devant ses yeux pour les garantir de l'éclat des lumières, la laissa tomber un moment et poussa un cri ; il venait de voir les nombreux spectateurs de cette scène lugubre.

— Ces hommes, qui sont-ils ? demanda-t-il encore avec une terreur d'enfant.

Jules ne pouvait se contenir ; mais Boyrel sentait qu'il n'était pas prudent d'éprouver le malheureux par une émotion trop vive.

— Prévot de Beaumont, reprit-il, ne connaît-il plus les enfants de ce peuple pour lequel il s'est si noblement dévoué autrefois ?... Ne se souvient-il plus de sa vie passée, de cette vie si pleine de grands projets, de riches espérances et d'actions héroïques ?

Le prisonnier parut réfléchir, et dit en s'animant à mesure qu'il parlait :

— Attendez, oui, je commence à me souvenir... Les pauvres avaient faim, n'est-ce pas ? partout la misère, des figures hâves, des haillors, des cris de rages... Moi, j'eus pitié de ces souffrances : oui, c'est cela... Il y avait une ligue entre quelques méchants ; moi, je voulus briser cette ligue... Oh ! j'y suis maintenant... le pacte de famine ! je voulais anéantir le pacte de famine !

Il s'arrêta ; Boyrel lui donna encore quelques gouttes de cordial, et le martyr sembla retrouver peu à peu les forces nécessaires à la continuation de ce douloureux entretien.

— Vous souvient-il aussi, reprit Boyrel en soulevant avec précaution la tête de Prévot, tandis que Jules frictionnait les bras et les jambes de son père endoloris par les fers, vous souvient-il d'un ouvrier qui vous aidait de son crédit auprès des petites gens comme lui ? Cet ouvrier, cet ami, c'était Boyrel le charpentier... c'était moi.

Prévot chercha dans sa tête une idée vague et presque effacée ; il dit au bou d'un moment :

— J'ai oublié votre nom, frère, mais je me souviens de votre personne.

Il tendit sa main à Boyrel ; ce fut Jules qui la couvrit de larmes et de baisers. Boyrel fit signe au soldat de prendre patience encore quelques instants. Il allait recommencer ses questions, quand Prévot, qui pendant cette pause avait balbutié quelques paroles inintelligibles, se dressa tout à coup sur son séant :

— Attendez, s'écria-t-il en se pressant le front comme pour aider l'effort de la mémoire, je me souviens encore... Mon père ! qu'est devenu mon père ?... et Angèle, cette douce et belle créature qui m'est apparue si souvent dans mes rêves du cachot, au temps où je rêvais encore, qu'est-elle devenue ?... Et mon fils, cet enfant blond et souriant qui devait me venger ?...

— Le voici ! s'écria Jules de Beaumont en s'élançant dans ses bras ; il a rempli le vœu que sa mère avait fait en son nom !

Pendant cette scène, plusieurs assistants avaient éteint leurs flambeaux, dont l'éclat fatiguait la vue affaiblie de Prévot ; une seule torche brûlait encore, et cette lueur douce

lui permettait de distinguer ce qui l'environnait. Il put donc contempler son fils ; et quand il eut envisagé le brave jeune homme dont les traits exprimaient tant de bonheur, de vénération et d'amour, un cri d'orgueil et de joie s'échappa de sa poitrine. Il le pressa dans ses bras, et une larme, la dernière peut-être, coula lentement sur ses joues osseuses, comme pour annoncer que, dans cet homme presque mourant, le cœur venait de se réveiller après l'intelligence et la mémoire.

Tout à coup le prisonnier repoussa son fils.

—Qu'as-tu fait de ta mère ? demanda-t-il.

Jules allait répondre, lorsque madame de Beaumont, prévenue par les soins de Boyrel, entra dans le cachot ; elle se jeta à genoux sur la paille où gisait le martyr.

—Je viens vous demander pardon pour votre père qui n'est plus ! s'écria-t-elle. Prévot de Beaumont, ayez pitié aussi de moi, car depuis plus de vingt ans j'ai cruellement expié ma faute... Mon fils, ajouta-t-elle en s'adressant à Jules, intercède pour ta mère.

Le prisonnier les regarda tous deux, et une ineffable expression de félicité se montra sur son visage. Mais, comme si cette dernière émotion eût été trop violente pour ses organes épuisés, il s'affaissa sur lui-même en prononçant des mots sans suite.

—Le voilà retombe dans ses accès, dit le geôlier avec indifférence. Maintenant vous ne pourrez tirer de lui une parole raisonnable !

—Portons-le en haut, s'écria Boyrel ; l'air de la liberté le ranimera peut-être.

Il le prit dans ses bras ; Jules soutint, avec de religieuses précautions, la tête de son père, tandis qu'Angèle soutenait en pleurant ses mains glacées. Ils montèrent l'escalier du souterrain, accompagnés de leurs amis, et ce triste cortège s'avança vers la grande porte qui donnait dans la cour principale de la Bastille.

Cette cour présentait en ce moment un aspect grandiose et terrible. Le soleil couchant dorait les créneaux des tours, mais l'obscurité commençait déjà dans l'enceinte profonde qu'entouraient ces bâtiments lugubres. Les ponts-levis baissés laissaient apercevoir au dehors la foule tumultueuse, les batteries de canons dirigées par le peuple contre la forteresse. Un nuage de poussière et de fumée planait dans une atmosphère immobile, au-dessus de ces têtes flottantes. Des gardes-françaises en brillants uniformes, des gens du peuple en vestes grises ou demi-nus, des clercs de la basoche avec leur costume écarlate, et même des ecclésiastiques en soutane noire, mais tous armés, tous glorieux de leur cocarde tricolore, la poitrine haletante de la fatigue du combat, allaient et venaient, faisant entendre des cris de triomphe et de menace, de haine et de liberté. Ça et là des cadavres étaient foulés aux pieds : à l'écart, dans les angles obscurs de la cour, gémissaient quelques blessés qu'on ne regardait pas. On avait aussi transporté là des prisonniers, arrachés comme Prévot de Beaumont aux souterrains de la Bastille. On se pressait alentour pour contempler ces victimes des passions politiques, ces squelettes vivants, qui avaient oublié leur nom et leur histoire, et dont plusieurs moururent de saisissement à la vue de la lumière du ciel.

Sans doute cet éclat lumineux, cet air libre et léger, ce mouvement et ce bruit, au sortir d'un cachot où tout était silencieux, immobile et noir, produisirent sur Prévot de Beaumont une impression non moins profonde. Il s'agita entre les bras de ses libérateurs ; son organisation débile fut sur le point de fléchir sous l'action d'une vitalité surabondante. On le déposa au haut du perron, exposé aux regards de la foule, et il resta quelques instants sans mouvement et sans voix.

Les gens du peuple qui remplissaient la cour, à la vue de cet homme effrayant de vieillesse et de maigreur, à la vue de ses soins respectueux que lui prodiguaient ce jeune soldat, cette femme en pleurs, ces amis attentifs et empressés, accoururent pour savoir qui il était. Bientôt le nom de Prévot de Beaumont fut dans toutes les bouches ; on se rappelait son

dévouement, ses souffrances. Dans ce moment d'enthousiasme, il n'en fallait pas tant pour exciter l'admiration jusqu'au fanatisme, en faveur de celui qui avait fait jadis une si terrible guerre aux accapareurs et au pacte de famine.

—Vive Prévot de Beaumont ! crièrent mille voix.

—Portons-le en triomphe autour des remparts de la Bastille ! proposa quelqu'un.

—Oui, oui, en triomphe ! répéta-t-on de toutes parts.

On voulut élever le prisonnier sur des mains entrelacées : Boyrel se jeta au-devant des enthousiastes, et s'écria en les repoussant :

—Insensés ! ne voyez-vous pas qu'il va mourir ?

Cependant cette vigoureuse constitution, qui avait résisté aux privations et aux tortures des cachots, luttait contre l'influence dévorante d'un air trop vivifiant. Bientôt elle sembla reprendre le dessus. Prévot, le premier moment passé, respira plus aisément ; on redoubla de soins pour le rappeler à lui, et on eut enfin la joie de lui voir rouvrir les yeux.

Les insurgés saluèrent par un redoublement de vivats ces symptômes favorables, et, cette fois, les acclamations ne semblaient pas frapper inutilement l'oreille de Prévot de Beaumont. Il écouta ; sa physionomie prit une expression de méditation. Tout à coup, il fit un effort, se leva debout, au grand étonnement des spectateurs, et prononça quelques mots qu'on ne put entendre.

Aussitôt le silence s'établit dans la vaste cour ; les blessés eux-mêmes retinrent leurs plaintes. Tous les regards se tournèrent vers ce cadavre vivant, à la longue barbe blanche, aux membres tordus comme s'il sortait d'une tombe étroite. Debout sur le perron, du haut duquel il dominait la foule, appuyé d'un côté sur le garde-français, de l'autre sur une femme vieille et courbée comme lui, il tendit son bras décharné vers la foule attentive :

—Le grand peuple qui a conquis la liberté, dit-il d'une voix faible et cependant distincte, le peuple qui me fait revoir la lumière du jour, ce peuple a-t-il du pain ?

Un silence morne et solennel régna encore pendant quelques minutes. Enfin, du milieu des assistants, sortit une voix lamentable qui répondit :

—Non !

Prévot de Beaumont tressaillit ; son œil s'anima, et il fit un geste sublime de colère et de pitié :

—Pourquoi donc avez-vous pris la Bastille ? s'écria-t-il...

Huit jours après, madame de Beaumont et Jules veillaient sur le prisonnier, qui, depuis cette scène, n'avait pas eu un quart d'heure lucide. On l'avait transporté dans le petit appartement de la rue du Temple, et, d'un moment à l'autre, on s'attendait à le voir expirer. Cependant, il semblait que son âme ardente ne pût quitter ce corps usé avant quelque grand événement dont l'espérance la rattachait à la terre. Elle errait sur ses lèvres pâles, prête à s'envoler vers le ciel aussitôt qu'un signal inconnu lui serait donné.

La mère et le fils pleuraient auprès de cet infortuné, qui ne leur avait été rendu que pour leur être enlevé si vite, quand Boyrel, les vêtements en désordre, essoufflé d'une course rapide, entra dans la chambre ; il s'approcha du lit où gisait le moribond :

—Prévot de Beaumont, s'écria-t-il, le pacte de famine est anéanti !... Foulon et Bertier, les chefs des accapareurs, viennent d'être mis à mort par le peuple ; les frères Leleu sont en fuite, et Pinié, le caissier de cette bande exécration, s'est brûlé la cervelle dans la forêt du Vésinet...

A cette nouvelle, Prévot se souleva sur son lit, et dit avec une douceur ineffable, en exhalant son dernier soupir :

—Adieu, mes amis ; je puis mourir... Le peuple aura du pain.

Le martyr mourut, et la famine continua. Quo la honte en retombe sur les véritables auteurs ! La postérité sait leurs noms.

FIN

LA  
BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B. P. 133

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goëlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrède de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Édouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrestite
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Canille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duverney
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Arme Révélatrice
- 4 Le Comte d'Olligny
- 5 Le Parricide

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

AU BON MARCHÉ  
MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande ouverture du printemps — Hautes Nouveautés en Garnitures de Maison

TAPIS

Tapis Velours à \$1.25

Tapis Brussels à \$1.00

Tapis Balmoral à 75c

Tapis Tapestry à 30c

Tapis Corde à 30c

LA MAISON OU L'ON PEUT ACHETER A BON MARCHÉ

PRELARTS

Meilleurs Prelarts Anglais

Meilleurs Prelarts Américains

Meilleurs Prelarts Canadiens

Prelarts de 20c la vergo carré

RIDEAUX

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE RIDEAUX ENCORE VU EN CETTE VILLE

Rideaux en Soie

Rideaux en Dentelles

Rideaux en Nette

Rideaux en Guipure

TOUT AU PLUS BAS PRIX

Une visite paiera amplement ceux qui désirent achetés.

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

PRÈS DE LA RUE MCGILL.

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille. — HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services. nous voulons parler des MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES publiées par MM. J. LISSARD & Cie, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode: toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent l'intéressant contenu de cette publication absolument indispensable dans toutes les familles. Elle est à la portée de toute les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers Nos. parus.

LOTÉRIE NATIONALE DE COLONISATION

TIRAGE DU 15 JUIN

2,689 Lots valant \$50,000

COUT DU BILLET.

PREMIERE SERIE, \$1.00

— DEUXIEME SERIE, 25 Cts

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19, RUE ST-JACQUES, Montréal